

Directeur de la publication

Patrick Barillot

Responsable de la rédaction

Patricia Zarowsky

Comité éditorial

Danielle Ballet

Wanda Dabrowski

Claire Duguet

Irène Foyentin

Didier Grais

Sophie Henry

Stéphanie Le Blan

Françoise Lespinasse

Kristèle Nonnet

Éliane Pamart

Jean-Luc Vallet

Maquette

Jérôme Laffay

Correction et mise en pages

Isabelle Calas

sommaire du n° 80, juin 2013

Billet de la rédaction	5
Séminaire EPFCL à Paris 2012-2013	
<i>Que peut-on savoir du savoir inconscient ?</i>	
Didier Grais , La dyarchie de l'inconscient	9
Patricia Dahan , Pourquoi, pour la psychanalyse, le savoir est-il une énigme ?	19
Claire Duguet , Le New-Lacan-Ton(e)	27
Bernard Nominé , Le savoir est une invention	35
Clinique	
Carlos Guevara , Sur la jouissance féminine et le désir de l'analyste	45
Muriel Mosconi , Psychoses et infinis : János Bolyai et Georg Cantor	55
Chronique éphémère sur les pères au xxi^e siècle	
Jacques Tréhot , Les diminutifs	75

Billet de la rédaction

Elle affecte le corps
Dans la psychose, surgit-elle du dehors ?
Elle peut être isolée,
l'inconscient peut en témoigner.
Ses signifiants *un* jamais liés,
toujours incarnés
du rapport à la jouissance,
c'est du côté du hors-sens.
Ses signifiants sans articulation,
du sujet il peut être question,
quand certains deviennent quelque chose pour quelqu'un,
de passer au signe, tel peut être leur destin.
Revenons à elle ;
C'est une matière, une substance,
par ses effets, elle donne consistance
au parlêtre nouant parole et jouissance
d'un corps marqué dès l'aurore de l'enfance.
Mélodie, tonalité, nourrie au son
Nourrisson – lallations –
Elle peut être chantée,
jamais totalement attrapée.
L'avez-vous deviné ?
Lalangue est dans ce mensuel honorée.
À la lecture puis-je vous inviter
des quatre textes issus de nos soirées.

Dans une autre rubrique
dite clinique,
un texte prononcé près de l'Acropole,
le second lors d'une soirée conférence-débat d'un des pôles.
Petit tour d'horizon de la revue
avec pour finir, toujours attendue,
une chronique un peu caustique ?
Attention ! du nouveau proposé Claude Léger.
Lisez – À la page vous serez.

Stéphanie Le Blan

Séminaire EPFCL à Paris 2012-2013

Que peut-on savoir
du savoir inconscient ?

Didier Grais

La dyarchie de l'inconscient *

Il me revient ce soir de commenter ce troisième extrait de ce dernier chapitre intitulé « Le rat dans le labyrinthe » du séminaire *Encore* de Lacan. L'histoire du rat viendra juste après cet extrait. En fait, mon commentaire se situe entre « le langage, d'abord, ça n'existe pas ¹ » et le rat qui spécifie le rapport entre savoir et apprentissage. Ensuite viendra le cœur, si l'on peut dire, de ce chapitre : l'hypothèse lacanienne, qui sera développée lors des prochaines séances. Nous sommes donc toujours dans cette première partie de ce chapitre qui apporte de grandes avancées sur l'inconscient, le langage et le concept de *lalangue*.

Donc, si le langage, ça n'existe pas, il n'en est pas de même de *lalangue* puisqu'elle nous affecte, affecte le corps même. C'est par là que commence Lacan dans cet extrait, qui est selon moi si important car il y donne une définition de l'inconscient que je pensais nommer au départ *bicéphale* : l'inconscient élaboré comme langage et l'inconscient comme savoir. Mais à y réfléchir, il ne s'agit pas vraiment d'une opposition et l'un ne va pas sans l'autre, l'un et l'autre nous *gouvernent* pourrait-on dire ; d'où mon titre de la dyarchie de l'inconscient, ce qui peut donner une certaine dimension politique à cette conception nouvelle de l'inconscient, qui n'a pas été sans conséquence sur la pratique de la psychanalyse.

Si l'exercice du savoir représente une jouissance et que *lalangue* a rapport avec le réel, ce dernier chapitre du séminaire vise à introduire

* Intervention faite à Paris le 4 avril 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire de la page 127 du séminaire *Encore*, de « *Lalangue* nous affecte » jusqu' à « ma question sur le savoir » (*Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975).

1. *Ibid.*, p. 126.

la différence à partir de laquelle pourra s'écrire quelque chose du réel et de la jouissance. Cette altérité ne sera plus celle de l'articulation signifiante, mais celle qui peut s'extraire à partir de la jouissance elle-même. L'expérience analytique enseigne que la jouissance trouve sa substance dans la matière même de la langue et du langage. Lacan désigne par *lalangue* ce qui donne forme à la jouissance au cœur même de la langue, ce qui de la langue est en résonance avec ce qui se jouit du corps. *Lalangue* est ce que nous pouvons isoler dans la langue de chacun. C'est aussi la fonction à partir de laquelle quelque chose peut s'écrire de la jouissance. Elle ne sert pas qu'à la communication, comme l'expérience le démontre. Cette *lalangue*, Lacan la qualifie de « lalangue dite maternelle ² » et elle n'est pas pour rien dite ainsi. *Lalangue* est constituée à partir des premiers mots, des premières phrases entendues par le nourrisson. Elle est édifée par le bain de langage que le sujet habite au moment de son arrivée dans le monde. Aussi bien la mélodie, le son, la tonalité la caractérisent. Elle se constitue aussi à travers les diverses rencontres de l'être parlant avec les autres qui l'entourent et qui lui parlent ou se taisent. La jouissance qui est en jeu dans *lalangue* est une première réponse au réel auquel le sujet est confronté. C'est dire que *lalangue* n'est pas seulement reprise des paroles entendues, elle est le résultat d'un choix. Elle est une réponse qui garde en son cœur la trace d'une jouissance que le sujet peut ignorer mais à laquelle il consent. Ce n'est pas l'apprentissage qui est au principe de son advenue, mais l'expérience de jouissance.

Les effets de lalangue

« Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affects. »

Dans notre précédente séance, nous avons avec Lacan insisté sur le fait que « l'inconscient est un savoir ³ », et non pas une vérité, mais un savoir-faire avec la langue dite maternelle qui nous affecte. Ainsi, *lalangue*, comme nous l'avons vu, est empreinte de la langue maternelle car elle contient des bribes de celle-ci. Elle est liée aux premières expériences du sujet, qu'elles soient de satisfaction ou de

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 127.

douleur. Si l'on peut dire que l'on partage une même langue maternelle, non seulement *lalangue* est propre à chacun, mais c'est aussi ce qui, à notre insu, est chargé des effets sur le corps, des effets de jouissance liée à notre prise dans le langage. Il y a donc des effets de *lalangue*, et ce sont les affects qui sont la preuve de ces effets, preuve du savoir de *lalangue* en tant que savoir insu, un savoir dont le sujet est absent, un savoir sans sujet.

Lacan nous avait déjà indiqué que la fonction première de *lalangue* n'était pas la communication. Dans ce premier paragraphe, il nous indique que la fonction principale de *lalangue* est d'affecter la jouissance.

C'est à partir de l'inconscient que nous avons un témoignage des effets de *lalangue*. Ses effets se manifestent par des affects énigmatiques. Mais Lacan ne les détaille pas, car tout affect peut être énigmatique ou non, cela dépend du fait qu'il fasse énigme ou pas pour le sujet. Cette présence témoigne que ces effets touchent au réel, et que le corps en est affecté. *Lalangue* a un effet d'affect, car elle affecte le corps, elle marque le corps, s'imprime comme effet éprouvé, et c'est cet affect de corps que Lacan appelle jouissance. *Lalangue* opère une première mise en forme du réel, sous la forme d'un savoir qui se traduit au niveau des affects et de la perplexité qui peut en être la trace. Lacan situe ici l'inconscient comme témoignage des effets de *lalangue*. Même s'il ne le précise pas, on peut avancer ici qu'il évoque plutôt la structure névrotique. Peut-être que d'un point de vue clinique on pourrait dire que, de la même façon, le délire, l'hallucination, les phénomènes élémentaires du psychotique témoignent de ces effets mais dans une dimension de certitude.

Lalangue n'est pas le langage

Il y a d'un côté, dans ce paragraphe, je cite Lacan : « *Si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage* », et de l'autre l'inconscient comme savoir, que l'on peut aussi nommer *l'inconscient-lalangue*. L'inconscient structuré comme un langage n'est rien d'autre que l'inconscient en tant que je le supporte de son déchiffrement. C'est ce qu'il développera dans le paragraphe suivant.

Mais revenons à *lalangue*. Comme on relie les différents sons pour prononcer des mots, *lalangue* articule les choses sans produire

pour autant une liaison. En cela *lalangue* se distingue du langage, qui résulte de l'articulation de deux signifiants. Il s'agit ici de choses, au sens où Freud a pu parler de représentations de choses. Et cette articulation va beaucoup plus loin que ce que l'être parlant peut en énoncer comme savoir. C'est ce que veut dire Lacan quand il annonce, je le cite : « *C'est en ceci que les effets de lalangue, déjà là comme savoir, vont bien au delà de tout ce que l'être qui parle est susceptible d'énoncer.* » Avec cette phrase Lacan veut nous dire que l'inconscient comme savoir est un savoir inaccessible dans sa totalité. On ne peut en attraper que des bouts. Cela veut aussi dire que le savoir de l'inconscient est toujours là, il n'a pas à être fabriqué. On élucubre à son sujet pour essayer d'en attraper quelque chose.

Lacan utilise l'expression « l'être qui parle ». C'est en effet le sujet parlant, c'est le sujet qui est présent dans le cadre de l'inconscient-langage, l'inconscient-déchiffrage. C'est le sujet qui est défini par sa parole, qui est du côté du manque à être. Plus tard il introduira la notion de « sujet parlé », permettant ainsi l'émergence d'un être qui prend consistance par les effets incarnés de *lalangue*, ce sera le parlêtre. Car en tant que parlé le savoir est au niveau de la jouissance. Je cite Lacan dans le chapitre précédent : « [...] je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais. C'est là que j'arrive au sens du mot *sujet* dans le discours analytique. Ce qui parle sans le savoir me fait *je*, sujet du verbe. Ça ne suffit pas à me faire être [...]. Il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir ⁴ ». Il s'agit donc d'un être qui noue la parole et la jouissance d'un corps, contrairement au sujet qui n'entre en rapport qu'avec le signifiant.

Un langage hypothétique

L'inconscient échappe donc à l'être parlant. Je cite Lacan : « *C'est en cela que l'inconscient, en tant qu'ici je le supporte de son déchiffrement, ne peut que se structurer comme un langage, un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir lalangue.* »

L'inconscient structuré *comme* un langage veut dire qu'il n'est pas un langage, mais que c'est par lui que l'on doit en passer pour savoir la fonction *lalangue* particulière à chacun et faire l'hypothèse

4. *Ibid.*, p. 108.

de l'inconscient. D'ailleurs, la définition même du signifiant : « Un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » ne s'avère qu'au déchiffrement. C'est parce qu'on déchiffre qu'on peut dire que le signifiant représente un sujet pour un autre.

Alors venons-en à ce « langage toujours hypothétique ». Cela me fait penser à cette expression qu'on entend parfois dans certaine institution où nous travaillons : « Il faut trouver le sens à tout acte ou toute parole du patient. » En fait, trouver du sens veut dire ajouter d'autres signifiants. Ça veut dire donner du sens au S1. Mais une fois que le S1 a reçu le sens d'un deuxième signifiant, il reste tout aussi énigmatique qu'avant. Donc à son tour il se met à fonctionner comme un autre S1, auquel on tente de donner du sens, et ainsi de suite. On entend aussi très souvent des analysants qui après des années d'analyse veulent toujours donner un sens de plus à leur symptôme, donner du sens au sens, ce qui ne s'arrête jamais. D'ailleurs, dans « La troisième ⁵ », Lacan laisse entendre qu'à nourrir le symptôme de sens on peut le faire proliférer ou l'éteindre, mais peut-être pour mieux le faire renaître de ses cendres.

Cette expression « langage toujours hypothétique » renvoie à l'expression commentée lors de notre séance précédente par Luis Izcovich à la même page, un peu plus haut : le langage comme une « élucubration de savoir sur *lalangue* ». Donc si tout ce qu'on élabore de déchiffrement à partir de *lalangue* est hypothétique, alors même la tentative de savoir ce qu'il en est des effets de *lalangue* est hypothétique.

Je me suis amusé à chercher la définition de l'adjectif hypothétique, en me disant que Lacan ne devait pas l'employer par hasard. En effet, il y a le sens commun, celui d'incertain, de spéculatif, voire plus péjoratif de douteux, que l'on connaît quand on parle de quelque chose d'hypothétique. Mais il y aussi un autre sens plus grammairien, car l'adjectif *hypothétique* se dit aussi d'une proposition conditionnelle introduite par la conjonction *si*. Hypothétique se dit d'un jugement de la forme « si A, alors B ». Il s'agit donc de la supposition d'une chose possible ou pas, d'où l'on peut déduire les conséquences, en fait une supposition qui sert à exprimer une hypothèse. Et c'est bien ce que fait Lacan quand dans la suite de cette leçon il nous

5. J. Lacan, « La troisième », intervention au congrès de Rome, 1974, parue dans *Lettre de l'École freudienne*, n° 16, 1975.

présente son *hypothèse*, consistant à dire que l'important n'est plus de produire l'articulation signifiante.

« *Lalangue c'est ce qui m'a permis tout à l'heure de faire de mon S2 une question, et de demander – est-ce bien d'eux dont il s'agit dans le langage ?* »

En effet, en introduisant le concept de *lalangue*, Lacan sépare l'inconscient-langage de l'inconscient-savoir. Comme nous l'avons vu dans l'inconscient-langage, les S1 reçoivent leur sens des S2 auxquels ils se rapportent. Mais dans l'inconscient-savoir Lacan peut se poser la question de la valeur de ces S2. Est-ce bien d'eux, est-ce d'eux, S2, dont il s'agit ? Est-ce que les signifiants font vraiment chaîne dans l'inconscient-savoir ? Pour l'instant cela reste une question. Lacan, vous l'aurez remarqué, joue sur l'équivoque *d'eux/deux*. Mais si l'équivoque peut avoir des effets de sens, elle n'a rien à voir avec le sens, elle a à voir avec l'écrit. C'est parce que j'ai écrit au tableau « Est-ce d'eux » et « S2 » que l'équivoque se révèle. Cela ne se distingue que par l'écrit. C'est par l'écrit qu'on lève l'équivoque. On comprend mieux ce qui parfois nous fait sourire, à leur insu, dans les petites histoires que racontent les enfants qui ne savent pas encore écrire, les jeux de mots qu'ils font malgré eux ; pourquoi cela nous fait rire... cela vient de nous, le rire, et pas d'eux. Mais pour cela il faut au moins être deux. Et d'ailleurs, dès qu'ils sauront écrire, ils n'en feront plus, de jeux de mots !

Cette fonction de l'écrit et de l'équivoque a déjà été développée par Jacques Adam en décembre dernier lors de son commentaire d'un passage du séminaire. Je le cite : « Comme s'il y avait dans la langue même cette sorte de savoir déjà là qui permettrait de produire l'effet poétique ⁶. » C'est aussi peut-être pourquoi au début de son enseignement Lacan trouvait dans la langue chinoise une telle richesse de l'équivoque, puisqu'on peut l'apercevoir, cette équivoque, directement dans l'écriture de certains caractères. Par exemple, en chinois, la distinction entre les pronoms *il* ou *elle* ne peut pas se faire à l'oral. Ils se prononcent tous les deux avec la même tonalité, *ta*, et on ne peut donc pas savoir s'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Seule l'écriture lève l'équivoque et permet l'émergence d'un

6. J. Adam, « Là où Saussure et Freud attendent Lacan », *Mensuel*, n° 77, Paris, EPFCL, mars 2013, p. 11.

signifiant non dit ⁷. Mais dans l'exemple que je viens de donner il s'agit encore d'un déchiffrement. En effet, plus tard dans son enseignement, c'est avec la poésie chinoise, et dans la manière de la déclamer, sous forme de modulation chantante plus que dans la recherche du sens, que Lacan trouvera un parallèle avec cette *voix phonique*, comme la nomme Colette Soler, « requise pour faire résonner les équivoques de *lalangue* ⁸ ». Donc c'est vrai, l'inconscient, c'est du chinois à déchiffrer et à chanter!

Savoir quoi que ce soit

« Autrement dit que le langage n'est pas seulement communication, ce fait s'impose de par le discours analytique. »

Au début de ce paragraphe Lacan insiste encore en affirmant que le langage n'est pas qu'un moyen de communication, pas plus que *lalangue*. En effet, parler ne sert pas seulement à communiquer mais avant tout à jouir. C'est seulement dans l'analyse que le sujet essaye d'élaborer en langage quelque chose dont il est affecté, affecté dans sa jouissance. *Lalangue* est un savoir parlé, parlé par l'affect. Dans ce savoir, l'articulation signifiante n'est qu'une condition nécessaire mais pas suffisante pourrait-on dire.

« À le méconnaître, il a surgi dans les bas-fonds de la science, cette grimace qui consiste à interroger comment l'être peut savoir quoi que ce soit. Ce sera aujourd'hui le pivot de ma question sur le savoir. »

Si l'inconscient-*lalangue* est un savoir, cela n'a rien à voir avec le savoir de la science, qui forclôt la dimension du sujet, l'idéal de la science étant d'obtenir un savoir qui puisse se transmettre intégralement, un savoir sans faille, sans trou, un savoir qui se sait. Les bas-fonds de la science, comme les nomme Lacan, sont les lieux d'expérimentation où l'on confond apprentissage et savoir, là où grouille ce que l'on appelle les *rats de laboratoire*... que ce soient les animaux ou les expérimentateurs qui cherchent ce que peut bien être le savoir des êtres qui ne parlent pas. Mais, connaissant l'érudition de Lacan, on peut aussi se demander si par « les bas-fonds de la science » il ne fait pas référence à l'expression de l'abbé Hamard ⁹, qui a critiqué

7. D. Grais, « Autoritarisme et savoirs, un exemple chinois », *Mensuel*, n° 69, Paris, EPFCL, avril 2012, p. 62-63.

8. C. Soler, *Les Affects lacaniens*, Paris, PUF, 2011, p. 171.

ainsi les propos tenus par la première traductrice du livre *De l'origine des espèces*¹⁰ de Charles Darwin : Clémence Royer, membre de la Société d'anthropologie de Paris. En effet, cette dernière, dans sa préface de l'œuvre de Darwin (dénoncée plus tard par Darwin lui-même), tenait des propos proches de l'eugénisme à l'appui de théories expérimentales.

Mais il y a cette grimace qui, elle, peut faire penser aux expériences faites par Duchenne de Boulogne sur certains patients obtenues par des chocs électriques, où sous couvert de la science on essayait de savoir quoi que ce soit ! En effet, l'électricité permettait la contraction de certains muscles et il y avait donc un effet. En plus de cet aspect scientifique, Duchenne de Boulogne développait un aspect artistique puisqu'il publia les photos de ses expérimentations, photos qui d'ailleurs seront utilisées par Darwin ! En fait, la réponse, Lacan la donne dans la troisième partie de cette leçon quand il nous dit, quelques pages plus loin : « Pour introduire un discours scientifique concernant le savoir il faut interroger le savoir là où il est. Ce savoir en tant que c'est dans le gîte de lalangue qu'il repose, veut dire l'inconscient¹¹. » Je ne développerai pas plus car c'est ainsi que commence le passage que nous avons choisi pour notre prochain séminaire dans quinze jours et qui sera commenté par Claire Duguet.

Pour terminer, je voudrais vous faire part d'un questionnement concernant la phrase : « Lalangue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont d'affects. » J'ai longtemps eu l'impression que les témoignages d'affects de jouissance de *lalangue* étaient rapportés par l'intermédiaire de cas cliniques de sujets, souvent bilingues. Comme si le bilinguisme avait une affinité toute particulière avec *lalangue*, comme si cela facilitait l'émergence d'une *lalangue* propre au sujet. Et en même temps je n'en suis pas si sûr, alors je vais essayer de vous apporter deux contre-exemples, à défaut de théorisation.

Tout d'abord, et je remercie Patricia Dahan de me l'avoir fait connaître, il s'agit d'un passage du livre de Michel Leiris, *Biffures*,

9. P. J. Hamard, *L'Âge de la pierre et l'homme primitif*, Paris, R. Haton, 1883, p. 70-76.

10. C. Darwin, *De l'origine des espèces*, traduction de C. Royer, Paris, Masson et fils, 1862.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 129.

paru en 1948 et que vous connaissez sans doute. Dans le premier chapitre intitulé « ...Reusement », Michel Leiris raconte un souvenir d'enfance, lorsque, faisant tomber un soldat de plomb avec lequel il jouait et celui-ci ne se cassant pas, il s'écrie : « Reusement. » L'adulte présent à ses côtés lui fit immédiatement remarquer qu'on disait « heureusement » et non pas « reusement ». Aussitôt Michel Leiris ressentit un sentiment étrange, un malaise qu'il ne put définir. Je vous livre son dernier paragraphe : « Sur le sol de la salle à manger ou du salon, le soldat de plomb ou de carton-pâte, vient de tomber. Je me suis écrié : "...Reusement !" » L'on m'a repris. Et, un instant je demeure interdit, en proie à une sorte de vertige. Car ce mot mal prononcé, et dont je viens de découvrir qu'il n'est pas en réalité ce que j'avais cru jusque-là, m'a mis en état d'obscurément sentir – grâce à l'espèce de déviation, de décalage qui s'est trouvé de ce fait imprimé à ma pensée – en quoi le langage articulé, tissu arachnéen de mes rapports avec les autres, me dépasse, poussant de tous côtés ses antennes mystérieuses ¹². » Il est difficile de mieux décrire l'effet d'affects, signe d'une jouissance qui dépasse le sujet.

Le deuxième exemple est plus clinique. Il s'agit d'un cas du début de ma pratique avec les enfants. Je recevais alors un jeune garçon depuis pas mal de temps pour « difficultés de concentration » et la particularité est que je m'ennuyais beaucoup, on s'ennuyait beaucoup.... mais vraiment beaucoup. Le contenu des séances était très factuel. Il décrivait ses journées heure par heure, et mes interventions, mes tentatives de scansions n'y faisaient rien. Un jour il me parle de son chien nommé Marius. Je lui avoue immédiatement mon intérêt à donner un nom d'être humain à un chien. Devant son air étonné, et son mutisme, je commence à lui parler de l'œuvre de Marcel Pagnol. Et je lui dis exactement : « Mais tu ne connais pas la trilogie de Pagnol : Marius, Fanny et Pénis ! » Un grand silence s'installe entre nous, puis il me regarde fixement, se cachant le visage dans ses mains, et me dit en rougissant : « Il ne faut pas dire des trucs comme ça, c'est comme les S... E... I... N... S des filles ! » Et d'associer sur l'excitation qu'il éprouve à voir sa sœur se faire gifler parfois par son père. Voilà ce qui le préoccupait, et après bien sûr nous ne nous sommes plus jamais ennuyés en séance.

12. M. Leiris, *Biffures*, Paris, Gallimard, 1975, p. 12.

Alors, si l'on peut dire que pour lui ce lapsus de l'analyste a eu un effet d'associations, signe de son inconscient-déchiffrage qui se mettait au travail, pour moi, encore sujet analysant, l'effet en fut tout autre. En fait, mon lapsus m'a fait sourire malgré moi. Pourtant à l'époque, étant plutôt sujet à la honte, voire à la culpabilité, à la recherche incessante de la faute, ou encore en quête d'un modèle, du bon élève au bon analyste, je fus surpris... par un frisson dans tout le corps, et c'est tout. Et ça ce fut une sacrée énigme !

Patricia Dahan

Pourquoi, pour la psychanalyse, le savoir est-il une énigme * ?

Depuis le début de son enseignement, Lacan utilise la référence à l'énigme pour représenter les formations de l'inconscient. Sa définition de l'énigme, qui ne varie pas jusqu'à la fin de son enseignement, est : une énonciation dont on ne connaît pas l'énoncé. Au moment où il commence à en parler, cette définition s'applique essentiellement au symptôme quand, dans son enseignement, le symptôme pouvait être mis dans la série des formations de l'inconscient. C'est-à-dire que le symptôme était défini comme une structure de métaphore. Or la structure des formations de l'inconscient est d'être déchiffrable. Dire, dans les années 1950, que le symptôme est une énigme, c'est l'inscrire dans une structure de langage. Et de ce fait accentuer, dans la pratique analytique, le déchiffrement et l'interprétation, par opposition à la tendance des postfreudiens à prôner le renforcement du moi.

La fonction de l'énigme, dans son rapport à l'énonciation et à l'énoncé, fait référence à la structure du sujet qui naît à partir d'une contradiction. Le sujet se construit à partir de l'opposition *Bejahung/Verneinung*. C'est dire qu'une première affirmation, dire oui à la loi du père, est suivie d'un refoulement du désir de la mère qui équivaut à une négation ou une élimination de ce désir au niveau du conscient. D'où la spécificité pour le sujet névrosé de ce qui se met en place à partir de *l'affirmation et la négation*. Ce que le sujet exprime par une négation est une affirmation de l'inconscient. Quand le sujet dit : « Je ne dis pas... », c'est le moment précisément où il dit quelque chose. Le « ne » exprime une discordance entre énonciation et énoncé.

* Intervention faite à Paris, le 4 avril 2013, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

L'énigme renvoie à la duplicité qui existe toujours dans la fonction du langage. Cette duplicité est illustrée par le graphe avec ses deux étages. Le graphe met en évidence la distinction entre le processus de l'énonciation et le processus de l'énoncé. D'emblée, cette distinction introduit une discordance du sujet entre le « je » de l'énonciation et le « je » de l'énoncé.

Dans la phrase « je crains qu'il ne vienne », le sujet emploie une négation pour affirmer « je crains qu'il vienne ». De ce fait, le « je » de l'énonciation est un « je » trompeur, comme dire « je mens », où c'est à ce moment-là que le sujet dit la vérité. Dans l'énonciation, le sujet exprime quelque chose qui lui échappe, qu'il ne peut pas savoir. Il ne peut le savoir que par le déchiffrement. L'énonciation exprime un désir qui est à déchiffrer, comme va nous le montrer l'analyse d'un rêve.

Pour illustrer la fonction de l'énigme dans les formations de l'inconscient, je vous propose un rêve dont j'ai entendu le récit à des funérailles. Une personne faisait un discours en l'honneur du défunt et a raconté un rêve qu'elle avait fait la veille. Voici le récit du rêve, soit l'énonciation : un poisson sort de l'eau. On peut dire que le rêve se présente comme une énigme, les associations du rêveur le conduiront à un énoncé. Au réveil, il pense que le poisson est une daurade qui sort de la mer. Il pense d'abord à la mer Baltique, région dont il est originaire, puis se dit que la mer Baltique a pour particularité d'être très peu salée, alors, au fond, ce n'est peut-être pas d'une mer mais d'un lac qu'il s'agit. Dans ce cas, le poisson n'est pas une daurade mais un sandre. Et le lac est le lac Léman. Le rêveur arrête là ses associations, il a trouvé un énoncé à son énigme, un sens qui lui convient. Ces funérailles étaient une crémation et la personne décédée avait demandé que ses cendres soient dispersées dans le lac Léman. Le rêve exprime le désir de voir la personne ressusciter, de voir les cendres sortir de l'eau. Ce déchiffrement permet d'illustrer le rapport énonciation/énoncé et la fonction de l'énigme dans les formations de l'inconscient.

On retrouve chez Lacan, comme je le disais tout à l'heure, jusqu'à la fin de son enseignement la référence à l'énigme avec toujours la même définition, une articulation énoncé/énonciation. Mais à partir des années 1970, il n'est plus question des formations de l'inconscient, ou du symptôme défini par sa structure de métaphore, mais de

jouissance. Lacan passe du symptôme comme énigme au savoir comme énigme. Le passage du symptôme au savoir permet d'introduire la notion de jouissance, car l'exercice du savoir inconscient représente une jouissance. Cela renvoie aux deux approches de l'inconscient dont parlait Didier Grais tout à l'heure, l'inconscient élaboré comme langage et l'inconscient comme savoir. Dans le passage commenté par Nadine Cordova-Naïtali, il y a deux séances, Lacan affirme : « Je vais droit à ce dont il s'agit – le savoir c'est une énigme. » Et, un peu plus loin : « Elle s'énonce ainsi – pour l'être parlant, le savoir est ce qui s'articule. » Or, d'après Lacan, le discours analytique a pu mettre en évidence que ce qui s'articule est ce qui est interprétable, que ce savoir est interprétable.

Ce savoir inconscient, on en jouit et il est dérangeant. Par ailleurs, on peut dire aussi que le savoir inconscient est articulé au langage : un S1 articulé à un S2, et il est aussi articulé à *lalangue*. L'inconscient est un savoir qui, pour une grande part, échappe à l'être parlant. Comme le soulignait tout à l'heure Didier Grais, les affects de l'être parlant lui sont très souvent énigmatiques, ou peuvent ne pas l'être. Ces affects énigmatiques peuvent être abordés par des effets de *lalangue* qui se manifestent sur le corps. Il y a un savoir dans *lalangue* qui dépasse de beaucoup tout ce qui peut être énoncé, c'est un savoir insu. C'est un savoir qui ne s'apprend pas, il est à distinguer de la connaissance. Dans ce dernier chapitre du séminaire *Encore*, sur lequel nous travaillons, cette question est centrale. Le savoir de l'inconscient n'est pas un savoir appris, ce n'est pas un savoir absolu, c'est un savoir qui est à interpréter. Il fait énigme.

En raison de la nature même de *lalangue*, ce savoir qui existe dans l'inconscient n'est pas un savoir harmonique, il est dysharmonique, il a un effet sur le corps qui dérange. En faisant équivaloir la jouissance phallique et la jouissance sémiotique de *lalangue*, Lacan souligne que la jouissance de *lalangue* est une jouissance hors corps qui parasite le corps, ce savoir qui ek-siste est dérangeant.

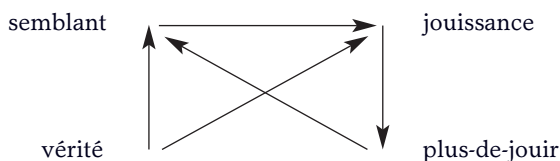
Les sèmes de *lalangue* ont un sens opaque. « La confusion des sentiments, c'est tout ce que *lalangue* est faite pour sémiotiser ¹ », dit Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent*. Ce savoir qui n'est pas harmonique, Lacan l'oppose à celui de la religion ou de la

1. J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 11 juin 1974.

métaphysique qui, lui, se voudrait harmonique ou providentiel, pour ne pas faire énigme.

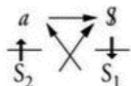
Si Lacan insiste jusque dans les derniers séminaires sur la question de l'énigme, c'est aussi parce que, en ce qui concerne le savoir inconscient, l'énigme met au travail aussi bien l'analysant que l'analyste. Le savoir de l'inconscient est un savoir qui se déchiffre, il fait énigme, il est différent des autres savoirs. Lacan disait que cela lui demandait beaucoup d'effort pour nous mettre au travail et il utilisait, pour aborder des points théoriques importants, des formules énigmatiques qui nous forcent à réfléchir et qui sont à déchiffrer. Dans la lecture des textes de Lacan, on croit avoir saisi un sens, dans une première lecture, et autant de fois qu'on en relit le passage, on en dégage quelque chose de nouveau. Ce qui nous remet sans cesse au travail.

Je reviens à ma question : pourquoi le savoir, pour la psychanalyse, est-il une énigme ? L'énigme est du côté de la psychanalyse, car l'inconscient, dit Lacan, en sait plus long que ce qu'il laisse paraître, et l'analyste ne donne pas du sens aux symptômes, il les traite comme une énigme. Quant au savoir de l'analyste, c'est un savoir à toujours mettre en question.



Voici comment Lacan l'illustre dans le séminaire *Le Savoir du psychanalyste*. Il construit un tétrapode et inscrit sur les quatre pôles les termes de semblant, jouissance, vérité et plus de jouir. Ces quatre pôles correspondent aux quatre termes des quatre discours élaborés par Lacan. Il commente ce schéma en disant que l'inscription du discours de l'analyste sur ce tétrapode consisterait à faire surgir, du savoir, la fonction de la parole. Dans cette écriture, on peut voir que, pour le discours de l'analyste, le savoir S2 est à la place de la vérité ².

2. Discours de l'analyste :



Vérité qui ne peut être que mi-dite, ce qui ne donne à l'analyste qu'une place supposée au savoir. D'où sa position de toujours remettre ce savoir en question. Dans le texte « Lituraterre », Lacan met l'accent sur le fait que la lettre indique le bord du trou du savoir inconscient. Un symptôme, même déchiffré, reste une énigme, il reste un savoir de l'inconscient que le déchiffrement ne suffit pas à atteindre. Un savoir est à déchiffrer mais il y a un reste qui peut encore faire énigme. La lettre révèle ce qui fait trou, ce qui fait énigme, elle met le savoir en question dans la psychanalyse.

« Le comble du sens il est sensible que c'est l'énigme », dit Lacan, ce qui donne au sens un statut d'énigme. Le sens n'est jamais atteint, il n'y a pas de sens absolu, il fait toujours énigme. Par le déchiffrement, la suite des signes prend sens. Il n'en reste pas moins que cela peut faire trou car même un message déchiffré peut faire énigme. Dans « L'introduction à l'édition allemande... des *Écrits* », Lacan parle de la fuite du sens. Il veut dire par là que les effets d'un discours sont incalculables. L'interprétation, comme tout discours, a des effets incalculables. Si le sens fuit, on n'aboutit pas à un sens final, on peut donc dire que le sens fait trou, il est énigme, c'est pour cela que le comble du sens, c'est l'énigme.

Au départ, ce qui fait énigme est ce que Lacan appelle l'opacité sexuelle. Il n'y a pas de rapport sexuel parce que la jouissance de l'autre est toujours énigmatique. Or, tout ce qui s'écrit supplée au rapport sexuel qui ne peut pas s'écrire. L'énigme est liée à l'écriture et à ce qui peut se lire entre les lignes. « L'énonciation c'est l'énigme portée à la puissance de l'écriture », dit Lacan dans le séminaire *Le Sinthome* (page 153).

Sur le rapport entre l'énigme et l'écriture, Lacan donne un autre exemple. Dans le séminaire *Les non-dupes errent*, à la séance du 23 novembre 1973, il propose les deux écritures : les Noms du Père et les non-dupes errent, c'est le même savoir, dit-il, puisque ça se déchiffre, mais ce n'est pas le même sens. Le sens est donné par l'écriture, puisque les deux ne s'écrivent pas de la même façon et que l'on comprend le sens en le lisant.

Dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan fait apparaître que l'analyse est une réponse à une énigme, et une réponse « tout à fait spécialement conne » dit-il. Il le dit à propos d'un petit poème, dans

Ulysses, que Stephen propose à ses élèves sous forme d'énigme. Lacan présente ce poème comme une énonciation. Après qu'aucun des élèves n'a pu trouver la réponse à l'énigme, la réponse est donnée par Joyce par l'intermédiaire de Stephen. Lacan souligne le décalage entre ce petit poème en vers et le côté absurde et dérisoire de la réponse. Qui est, « je vous [le] donne en mille », dit Lacan, « le renard enterrant sa grand-mère sous un buisson ». Si on lit ce petit poème, on voit qu'il n'est question ni de renard ni de grand-mère dans l'histoire. Lacan présente Joyce comme l'écrivain par excellence de l'énigme. Et il se sert de cet exemple pour montrer que la réponse à l'énigme est la réponse que le sujet choisit de donner. À la fin de l'analyse, l'analysant obtient un sens. Il décide d'arrêter la recherche du sens quand il trouve un sens qui lui convient, comme le faisait le rêveur de tout à l'heure.

Dans *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan donne un autre exemple, celui de la réponse d'Œdipe à l'énigme de la Sphinx : quel est l'animal qui le matin marche sur quatre pieds, le midi sur deux pieds et le soir sur trois pieds ? Œdipe répond que c'est l'homme, mais Lacan souligne qu'Œdipe aurait pu donner une autre réponse qui aurait pu être tout aussi juste. À la fin de l'analyse, l'analysant trouve une réponse à sa propre énigme. Ce qui compte, ce n'est pas que la réponse soit juste. Ce qui compte, à la fin de l'analyse, ce sont les effets qui s'ensuivent. Peu importe la nature du sens donné à sa propre énigme. Pour Œdipe, on connaît les effets de sa réponse par la suite de son histoire.

On peut considérer que l'énigme est une énonciation et que l'interprétation la transforme en énoncé. Ce que Lacan souligne avec ces exemples, c'est que l'analysant donne sa solution à sa propre énigme. La réponse à l'énigme peut être tout à fait conne, comme le dit Lacan, mais le sens qu'elle produit, si elle satisfait l'analysant, a des effets considérables. L'analyse consisterait donc à déchiffrer sa propre énigme. Mais il n'y aurait pas une seule solution à l'énigme, pas de savoir absolu.

Je reviens au rêve. La personne décédée dont j'évoquais les obsèques au début de mon intervention est quelqu'un que certains d'entre vous ont connu. Elle assistait à toutes les séances des séminaires du jeudi et enregistrerait l'intégralité de chaque séance. On utilisait

à l'époque des cassettes qui doivent constituer notre fond d'archives. La personne qui, dans son discours, a raconté le rêve que je vous ai rapporté était, vous l'avez deviné, un psychanalyste lacanien, qui, dans cet exercice, nous a donné un petit exemple sur la façon de déchiffrer sa propre énigme.

Claire Duguet

Le New-Lacan-Ton(e) *

Dans le chapitre intitulé « Le rat dans le labyrinthe », Lacan questionne l'énigme du savoir en opérant une distinction entre l'apprentissage et l'enseignement. Il ne suffit pas d'apprendre, encore faut-il apprendre à apprendre, ce qui suppose justement de saisir ce qui opère dans *lalangue*, ce qui nous affecte.

« Pour introduire un discours scientifique concernant le savoir, il faut interroger le savoir là où il est. Ce savoir, en tant que c'est dans le gîte de *lalangue* qu'il repose, veut dire l'inconscient. L'inconscient, je n'y entre, pas plus que Newton, sans hypothèse ¹. »

L'idéal de la science est de porter un savoir entièrement transmissible, sans perte. Un savoir totalisant, qui fait l'impasse du sujet de l'inconscient. Cela n'empêche pas Lacan de se faire le Newton des sciences humaines, celui qui a donné ses lettres de noblesse à la science moderne avec la célèbre formule *hypotheses non fingo* que Lacan reprend dans la question IV de « Radiophonie » : « Je ne pose pas d'hypothèses [...] avant que je ne l'impose à la correction des conjecturales ². »

En 1511, Copernic ³ découvre que la Terre tourne autour du Soleil suivant la courbe d'un cercle. C'est le principe de l'héliocentrisme,

* Intervention faite à Paris le 18 avril 2013 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire des pages 129 et 130 du séminaire *Encore*, de « Pour introduire un discours » jusqu'à « le signifiant devient signe » (*Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1975).

1. *Ibid.*, p. 129.

2. J. Lacan, « Radiophonie », question IV, dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001.

3. Voir le livre d'Anita Izcovich, *Des sciences à la psychanalyse, Buffon l'homme et l'objet*, Paris, L'Harmattan, 2007.

qui veut que ça tourne autour. Ça tourne, ça tourne rond, c'est circulaire, alors circulez, y a rien à voir ! Le système de compréhension du monde est un tout, pris dans une vue, imaginaire.

Entre 1609 et 1618, Kepler démontre que le tracé de la Terre est en fait celui d'une ellipse et que le Soleil y exerce une force centripète. Il déplace la question du « ça tourne » à celle de « ça tombe ». Cela veut dire que le corps planétaire précipite son mouvement autour du foyer occupé par le Soleil, en place de maître, puis s'en éloigne pour y revenir en tournant autour d'un foyer inoccupé.

En 1686, Newton fait l'hypothèse de l'existence du champ de gravitation, à partir d'une formule qui veut qu'en chaque point l'élément de masse est soumis à l'attraction des autres, sans que quoi que ce soit y joue le rôle de médium pour transmettre cette force.

La portée de sa découverte est étouffée car elle relève d'une formule qui sort de l'imagination. La supposition du champ d'attraction n'explique rien, elle rend compte. Elle met seulement noir sur blanc. À l'appui de petites lettres et d'équations symboliques, elle suppose la présence effective non de la relation, mais de sa formule dans le réel, soit ce qu'il en est de la structure. Newton donne à l'écriture un effet d'acte qui se soutient d'une symbolisation correcte. Pour Lacan, la science moderne procède de cette charte.

La découverte de Newton est subversive et fait scandale car elle démontre le réel comme impossible. Comment chaque élément de la masse pourrait-il bien savoir la distance qui le sépare d'un autre ?

Lacan convoque la charte de la science moderne au moment où s'opère un virage dans son enseignement : dans la révolution astrale comme dans celle de l'inconscient, quelque chose est articulé de nulle part. Le savoir ne se soutient qu'à se présenter comme impossible, ce qui montre son rapport au réel.

Dans *Encore*, le réel ne relève plus de l'impossible mais de la jouissance, avec le support de la substance jouissante de l'individu, là où ça tient, c'est-à-dire au niveau de son corps.

Lacan, dans le sillon de Newton, énonce son hypothèse : « Mon hypothèse, c'est que l'individu qui est affecté de l'inconscient est le même qui fait le sujet d'un signifiant ⁴. »

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit.

À la page suivante, il nous donne la traduction aristotélicienne de l'individu, c'est « le corps – le corps en tant qu'organisme, ce qui se maintient comme un, et non pas ce qui se reproduit ⁵ ». Je crois qu'on peut le comprendre comme le corps d'avant l'opération de corpsification du langage dont parle Lacan dans « Radiophonie ». L'incorporation du symbolique fait le corps par extraction de jouissance, et le corps parlant qui en résulte est celui des signifiants articulés du langage.

Dans cet extrait, Lacan situe le corps en tant que ce qu'y se jouit de la *motérialité* de l'inconscient-*lalangue*, en amont donc dans la constitution du sujet. Un corps-parlant qui est aussi corps-sujet, comme le nomme Colette Soler ⁶ pour insister sur la désobjectivation. Ce n'est plus l'articulation des signifiants qui produit le sujet, c'est le corps qui supporte le sujet.

L'extrait se poursuit ainsi : « *Ce que j'énonce dans cette formule minimale qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Le signifiant en lui-même n'est rien d'autre de définissable qu'une différence avec un autre signifiant* ⁷. »

Lacan ne renonce pas à l'inconscient-langage, mais confirme que le signifiant articulé du langage, toujours défini par la différence, n'est pas premier dans l'affaire du sujet de l'inconscient.

Cela ne veut pas dire que *lalangue* qui affecte le corps de l'individu serait une étape dans la constitution de l'être parlant, lequel, une fois sujet, se détacherait du lot de jouissance accolé à un verbiage primitif. *Lalangue* est sans cesse présente à la surface même du langage que nous parlons tous les jours. La présence de l'inconscient en témoigne, mais aussi le style propre à chacun, qui atteste des traces de notre rencontre avec la jouissance, au sein même de la langue que nous parlons, traces au niveau des équivoques comme de la grammaire.

Dans ce passage de l'extrait, Lacan réduit le signifiant à sa forme la plus basique, celle de la pure différence. Le signifiant de *lalangue* est incarné. Il est substance jouissante en lien avec le réel.

5. *Ibid.*, p. 130.

6. C. Soler, « L'énigme du savoir », dans *Le Langage, l'inconscient et le réel*, Paris, Champ lacanien, 2012, p. 43.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit.

Un signifiant qui ne fait pas liaison ni ne s'inscrit dans la métaphore ou dans les chaînes du discours.

Ces signifiants sont faits de n'importe quel mot entendu dans tous ses sens possibles, et que seule son écriture distingue. Ils n'ont aucun accrochage avec ce qui ferait leur sens commun. Des Un qui ne se lient pas comme les signifiants du langage symbolique. Ils sont incarnés par leur rapport à la jouissance. À la différence du symbolique qui constitue un corps, un système, *lalangue* n'est pas un corps mais une multiplicité de différences qui ne fait pas structure.

« *C'est l'introduction de la différence comme telle dans le champ, qui permet d'extraire de lalangue ce qu'il en est du signifiant* ⁸. »

L'introduction de la différence permet d'extraire de *lalangue* ce qu'il en est du signifiant. Le sujet ici n'est pas présenté comme divisé par la chaîne signifiante. Il est présenté comme le sujet d'un signifiant qui d'être isolé, ne fût-ce qu'un temps, de son pendant se retrouve tout seul. Et la différence ne s'obtient pas en faisant appel à un second signifiant, mais bien à partir du signifiant tout seul. L'hypothèse de l'être parlant ne relève plus de l'articulation S1-S2 mais du signifiant de *lalangue*.

Revenons à l'extrait. Je disais tout à l'heure que Lacan ne renonce pas à l'inconscient-langage (Didier Grais l'avait déjà signalé dans son travail, la dernière fois). Il y a l'inconscient-langage, lequel, déchiffré, permet au sujet de s'approprier quelques-unes des lettres de son symptôme. Un inconscient qui ne rend compte que d'une toute petite partie de *lalangue*. Il fonde le sujet à partir de l'articulation signifiante entre S1 et S2, c'est la réponse de l'Autre, le S1 qui produit le S2 du savoir et le sujet comme supposé à la chaîne avec son effet de désir et de manque à être.

Lacan ajoute l'inconscient-*lalangue*, qui ne nécessite pas l'Autre et son interprétation. Ses signifiants, en traçant le corps-sujet, fait évènement de corps, à entendre comme un symptôme analphabète dans la mesure où il relève des signifiants sur leur versant de la *motérialité*. Cet inconscient est hors de prise et fait le mystère du corps parlant *lalangue* par les affects. Son savoir-faire traite le réel en lui donnant une forme qui est toujours singulière et inattendue.

8. *Ibid.*, p. 129.

Il ne s'agit donc pas de l'inconscient sur le versant du sens, mais de l'inconscient sur son versant de hors-sens. Son savoir-faire, propre à chacun, fait la raison de l'inconscient-*lalangue*, non en ce qu'il interprète mais en ce qu'il est réel. S'il y a un dialogue possible, dans la cure, au niveau de *lalangue*, c'est celui que l'analysant met en acte avec son invention ou sa trouvaille. Dialogue non en sa valeur d'échange avec l'autre mais en sa valeur d'usage en rapport à la jouissance, comme nous en a parlé Nicole Bousseyroux, dans l'extrait du chapitre « Savoir et vérité » de ce séminaire.

Lacan remet en cause l'autonomie du symbolique avec la promotion, ici, d'une parole première, qui serait disjointe de la structure du langage ; elle est hors communication et reste pour l'essentiel insue.

Cette question de l'Autre est peut-être à préciser, car, comme pour le signifiant, sa fonction s'élargit du symbolique vers le réel. En effet, dans *lalangue*, les signifiants viennent de l'entourage, de l'Autre qui compte pour le bébé. Ainsi, avant d'être le partenaire convoqué dans le jeu du *Fort-Da*, premier accès à la symbolique du langage, il est celui du partage de *lalangue*. On a tous connu ou observé ces moments au charme surréaliste d'un dialogue à base de signifiants hors sens, uniquement mus par leur matière sonore. Ils sont livrés par l'adulte à l'enfant qui les entend et y répond, le tout dans des gesticulations affirmées des corps et des visages. *Lalangue* du bébé lui vient par *lalangue* de l'Autre (ils peuvent être plusieurs à cette place) ; elle porte la trace de ses jouissances, d'où le mot d'obscénité pour la qualifier.

Ainsi, l'Autre intervient de plusieurs champs, réel et symbolique, d'où les deux énoncés de Lacan à quelques pages d'intervalle dans le séminaire :

« *L'analyse est venue nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, un savoir qui se supporte du signifiant comme tel [...] qu'est-ce-qui-sait ? Se rend-on compte que c'est l'Autre ? [...] Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, et dans l'Autre, et qu'il est à prendre. C'est pourquoi il est fait d'apprendre [...]. L'embêtant est que l'Autre, le lieu, lui, n'en sache rien* ⁹. »

« [Ces uns qui] tout au contraire de la chaîne [...] sont tous faits de la même façon, de n'être rien d'autre que de l'Un [...]. Comment

9. *Ibid.*, p. 88.

situer dès lors la fonction de l'Autre ? Comment, si, jusqu'à un certain point, c'est simplement des nœuds de l'Un que se supporte ce qui reste de tout langage quand il s'écrit, comment poser une différence ? Car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'Un. L'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'Un, ce n'est pas de s'additionner. Car l'Autre – comme je l'ai déjà dit, mais il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu – c'est l'Un-en-moins¹⁰. »

Le signifiant S1 est incarné dans *lalangue*, il s'en extrait pour passer au langage par l'inconscient, sans nécessité de l'Autre symbolique et sans sujet. L'articulation au S2 est en fait une répétition du S1, un essaim bourdonnant, bruissement de *lalangue* qui peut se faire entendre dans le réel, par exemple dans le cas de l'hallucination psychotique. Avec l'inconscient-langage, l'Autre est celui du signifiant lui-même, dont le lieu est le corps vivant, où il porte ses effets.

Dans l'extrait retenu pour ce soir, Lacan affronte la question qu'il avait jusque-là mise en réserve : d'où surgit le sujet qui est représenté par un signifiant ? La réponse n'est pas simple, d'autant plus que son énoncé sera le sujet des prochains extraits à commenter. Nous sommes nombreux sur ce chapitre !

La fin de l'extrait nous oriente d'une manière surprenante sur cette énigme du sujet. « *Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que dire qu'il y a hypothèse. La seule preuve que nous ayons que le sujet se confonde avec cette hypothèse et que ce soit l'individu parlant qui le supporte, c'est que le signifiant devient signe* »¹¹. »

Comme pour l'inconscient et le savoir, Lacan propose une lecture supplémentaire, voire un nouveau paradigme pour la question du sujet dans son rapport au signifiant Un de *lalangue*. Il ne fait pas lien, liaison, articulation avec un autre signifiant, il fait, directement, signe du sujet. Lacan va jusqu'à le réduire, ce signe, à la dimension de la chose, le chosifier, c'est-à-dire lui donner une substance.

Peut-on parler, comme on a fait pour l'inconscient, le signifiant et le grand Autre, d'un sujet qui ne serait pas seulement supposé à la

10. *Ibid.*, p. 116.

11. *Ibid.*, p. 130.

chaîne symbolique, ni seulement sujet évanescent ? Un sujet réel représenté par un signe, nous dit Lacan, c'est-à-dire du côté du corps-sujet, de la substance jouissante, de la chose. Comment faire l'hypothèse d'un sujet dans le réel, alors que, par définition, les traces de son inscription excèdent le langage comme le corps du symbolique ? La même question pourrait se poser pour l'inconscient-langage, qui ne se démontre pas, ni ne s'atteint par la logique ; se manifeste-t-elle ?

La formule de Newton pourrait s'appliquer ici : *Hypotheses non fingo* ! Lacan répond par le nœud qui fait Un et, après *Encore*, par un néologisme, le parlêtre. Il le définit d'ailleurs comme « une façon d'exprimer l'inconscient ¹² ». Il prend le pas sur le sujet de l'inconscient, plus exactement, il ajoute le sujet de *lalangue* au sujet de l'inconscient.

On savait que l'humain est un animal affecté par le langage, ce qui change dans la nouvelle proposition de Lacan à propos du *parlêtre*, c'est que le verbe s'incarne et fait jouir, faisant de l'humain un être *ravagé par le verbe*.

Avec l'inconscient savoir de *lalangue*, le sujet est mis en équivalence avec le corps parlant, par l'intrusion du signifiant et les effets d'affects qui en résultent. Le sujet se déduit – on retrouve l'hypothèse de Newton – pour autant que le signifiant Un passe au signe, c'est-à-dire devienne quelque chose pour quelqu'un. Le signe chez le fumeur, supposé par un autre qui voit la fumée ? Ou le signe chez l'analysant pour lequel l'analyste entend *lalangue* ? Vous pouvez entendre « ce signe comme il vous plaira, y compris comme le *thing* de l'anglais, la chose ¹³ ». Cette opération produit le « corps-sujet » qui s'anime et qui parle donc.

À la lecture du séminaire *Encore* et à l'exercice du commentaire de l'extrait choisi, je me suis pris plus d'une fois les pieds dans le tapis des différents sens que Lacan donne aux concepts d'inconscient, de sujet, de signifiant, de réel. Puis, consciencieusement, j'ai lu *Encore* et En-corps, ce séminaire, avec la pensée des autres, histoire de prendre un peu de hauteur. Peu à peu, la dimension de redoublement des concepts, de double inscription s'est imposée, selon qu'on pense

12. J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des Écrits », dans *Autres écrits*, op. cit.

13. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 130.

du côté du symbolique pris dans le corps des signifiants ou du côté du réel et de son corps de substance jouissante.

Ainsi, la lecture d'*Encore* oblige à distinguer et articuler les marques laissées par *lalangue* hors sens et celles laissées par le dire qui a véhiculé cette *lalangue*. Le dire laisse aussi sa marque propre au niveau du sens du désir de l'Autre à l'endroit du sujet. Une double marque donc qui signe l'hypothèse de l'être parlant.

Les pieds dans le tapis du sens et la tête dans les étoiles d'un réel hors sens, je n'ai pas croisé Lacan ni Newton. Ouf ! Mais peut-être un reste, quelque part, qui chatouille « encore », entre ça manque et ça jouit.

Bernard Nominé

Le savoir est une invention *

Dans la tradition épistémologique, dans la science aussi bien, on oublie que le savoir n'est pas nécessairement une articulation de la vérité. Savoir n'équivaut pas forcément à savoir le vrai. « Je ne découvre pas la vérité, je l'invente. À quoi j'ajoute que c'est ça, le savoir ¹. » Cette définition du savoir énoncée par Lacan dans son séminaire *Les non-dupes errent* a été pour moi une révélation. Et pourtant, si l'on repense à l'œuvre de Freud et à sa pratique, il est évident que l'efficacité de la psychanalyse repose entièrement sur l'invention de ce savoir particulier dont il a fait l'hypothèse et qu'il a appelé l'inconscient. À l'heure où la personne de Freud est vilipendée et son œuvre dépréciée, il me semble important de maintenir dans notre orientation lacanienne le transfert à l'œuvre de Freud. D'où le sens de mon intervention de ce soir.

Il y a trois ans, en fouillant dans les débuts de l'œuvre de Freud, je me suis intéressé au devenir d'un des premiers concepts inventés par Freud : la *Gegenwillen*, la contre-volonté, avec laquelle il expliquait un cas de guérison par hypnose en 1892. Je vous rappelle qu'il s'agissait du cas de cette jeune accouchée qui souffrait d'insomnie et de vomissements, qui rendaient impossible la réalisation de son vœu le plus cher, celui d'allaiter son enfant. À cette époque, il ne cherchait pas à donner du sens à cette contre-volonté, il en démontrait l'existence en précisant qu'elle s'oppose au désir d'un sujet en lui imposant des *représentations de contraste pénibles* qui freinent la réalisation de son projet.

* Intervention faite à Paris le 18 avril 2013, dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ».

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, séance du 19 février 1974, inédit.

Ce qui a retenu mon attention dans ce texte, c'est cette remarque qu'il fait concernant une vie saine : « Comment donc une vie représentative saine traite-t-elle les représentations de contraste opposées au projet ? Elle les réprime et les inhibe autant qu'elle le peut, ce qui correspond à la forte conscience de soi propre à la santé, elle les exclut de l'association, et ceci réussit souvent à un si haut degré que l'existence de la représentation de contraste opposée au projet n'est en général pas évidente, et ne peut être rendue vraisemblable que par la prise en considération des névroses ². »

Donc, si l'on suit bien Freud dans son raisonnement, les représentations de contraste pénibles sont toujours là, associées aux représentations positives qui concernent le projet. Cette association est réprimée et inhibée normalement, elle est faite de connexions métonymiques du genre de celle qui associe un signifiant à son contraire.

Dans le cas de sa patiente, sans doute hystérique, Freud ne se préoccupe pas de déchiffrer ce symptôme, il en montre simplement la structure. Il s'agit de l'expression d'une contre-volonté qui utilise les mécanismes archaïques de la langue ; il s'agit pour ainsi dire d'une jouissance qui fait obstacle au désir. Et si le rôle de l'hypnotiseur est bénéfique, cela est dû à son désir qui vient renforcer le désir défaillant du patient.

Dans le pas suivant qu'il fait en 1901, soit neuf ans plus tard, dans sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud donne du sens à la contre-volonté en faisant l'hypothèse du sujet de l'inconscient. Ce qui n'était au départ que contre-volonté devient message chiffré d'un désir inconscient qui s'oppose au désir conscient. Le chiffrage se fait par le biais d'une substitution langagière.

Dans ce texte, Freud analyse un oubli personnel. Pendant plusieurs jours, alors qu'il a le projet d'acheter de nouveaux buvards, il oublie de le faire. Il analyse cet oubli grâce à une substitution de signifiants. Il y a deux mots pour dire « buvard » en allemand : *Löschpapier* ou *Fliesspapier*. La contre-volonté s'est servie de cette substitution signifiante. Ce n'est pas l'achat de buvards qu'il voulait oublier,

2. S. Freud, « Un cas de guérison hypnotique avec des remarques sur l'apparition de symptômes hystériques par la "contre-volonté" » (1892), dans *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, PUF, 1984, p. 36.

il voulait plutôt oublier de penser aux ennuis qu'il avait à cette époque avec son confrère Fliess.

Avec cette hypothèse de l'inconscient, on pourrait penser que Freud abandonne complètement ce concept de la contre-volonté. Mais ce n'est pas tout à fait vrai. Très récemment, j'ai trouvé cette petite remarque, faite d'ailleurs au fameux Fliess, c'est dans la lettre 192. Freud avance sa théorie du symptôme comme formation de compromis et il précise : « Un couple contradictoire d'accomplissements de souhait est aussi le sens du symptôme. » Autrement dit, l'hypothèse du sujet de l'inconscient n'efface pas complètement la thèse de la contre-volonté et, au-delà du sens que l'on peut déchiffrer, la fonction première du symptôme est d'articuler des contraires. Freud a très vite compris que l'inconscient était construit sur le modèle d'un langage primitif dans lequel les contraires s'articulent sans souci de la contradiction. Il n'est donc pas étonnant qu'il en arrive à écrire que le symptôme sert à coupler des opposés. Cette fonction structurelle du symptôme est très évidente dans la clinique de la névrose obsessionnelle.

On retrouve à plusieurs endroits dans l'œuvre de Freud cette référence à l'articulation des contraires dans l'inconscient et on comprend l'attention qu'il a pu porter au travail du linguiste Carl Abel sur les sens opposés dans les mots primitifs. Il y a une confirmation de sa thèse de l'inconscient articulé comme un langage primitif. Pour étayer sa thèse de l'inconscient, Freud n'hésite pas à aller fouiller dans les profondeurs de la langue. C'est notamment le cas quand il se réfère au symbolisme.

Cette notion du symbolisme est d'ailleurs assez curieuse à lire sous la plume de Freud parce qu'elle s'oppose, d'une certaine façon, à sa technique du déchiffrement d'un rêve par l'association libre de l'analysant. Freud définit le symbolisme comme une relation constante entre un élément d'un rêve et sa traduction. Freud fait du symbolisme un savoir universel, fondé sur les ressources de la langue, essentiellement l'étymologie, éventuellement l'anthropologie, l'étude des mythes. Le sujet n'y est pour rien dans l'histoire. Ce savoir s'est déposé dans la langue, dans la culture, malgré lui. Freud nous donne un exemple que j'ai trouvé un peu extravagant. Alors j'ai voulu vérifier et suis allé consulter la référence en matière d'étymologie, et les données transmises par Freud sont tout à fait exactes.

Freud se pose la question de savoir pourquoi, dans les rêves, un bois, un bosquet ou une forêt symbolisent la mère. D'après lui, le mot allemand *Holz*, qui signifie « forêt », a la même racine que le mot grec *υλη*, qui signifie « matière ». Passant par l'île de Madère, réputée pour son bois utilisé pour la construction navale, il souligne que le mot *madeira* sonne comme *materia*. Et dans *materia* il y a la racine *mater*. Tout cela est exact. Et Freud conclut : « Je n'affirme pas que le rêveur sache tout cela, mais j'estime aussi qu'il n'a pas besoin de le savoir ³. »

J'aime beaucoup cette remarque de Freud. Elle répond d'une certaine façon à notre interrogation de ce soir : « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? » Réponse : « Circulez, vous n'avez pas besoin de savoir ! »

Un peu plus loin dans cette même conférence, se posant la question : « D'où peut venir la connaissance de ces rapports symboliques ? », Freud précise que « ces rapports symboliques n'appartiennent pas en propre au rêveur ⁴ ». Il me semble qu'on peut légitimement rapprocher cette constatation de Freud de ce que Lacan épinglera plus tard, à sa façon, comme un savoir sans sujet.

Freud s'interroge donc sur l'origine de ce savoir et il nous suggère une réponse. « On a l'impression d'être en présence d'un mode d'expression ancien, mais disparu, sauf quelques restes disséminés [...]. Je me souviens à ce propos de la fantaisie d'un intéressant aliéné qui avait imaginé l'existence d'une "langue fondamentale" dont tous ces rapports symboliques étaient, à son avis, les survivances ⁵. » Notez que dans la langue de fond de Schreber on parle à l'envers, on dit le mot *récompense* pour signifier *châtiment*, le mot *nourriture* pour signifier *poison*, *impie* à la place de *saint*, etc.

Cette référence au symbolisme ne cesse pas de m'étonner. On aurait pu penser qu'après la *Traumdeutung* Freud se serait désintéressé de cette piste. Eh bien pas tout à fait, puisqu'on retrouve cela dans un article de 1925 qui est considéré comme un additif à la théorie de l'interprétation des rêves. Freud y examine les limites du déchiffrement, il accentue le fait que le rêve est une activité psychique

3. S. Freud, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, PBP, 1972, p. 145.

4. *Ibid.*, p. 151.

5. *Ibid.*

qui n'est pas faite pour communiquer mais pour apporter un *unmittelbaren Lustgewinn*, un « gain de plaisir immédiat ». Et à cette occasion il revient sur le symbolisme en soulignant que « c'est un thème de notre pensée archaïque, de notre langue fondamentale pour reprendre l'excellente formule de notre paranoïaque Schreber ».

Autrement dit, en cherchant bien, on peut trouver chez Freud cette notion que l'inconscient est fait de cette jouissance archaïque déposée dans la langue, et que cette zone de l'inconscient n'est pas un savoir accessible au sujet ; il ne lui appartient pas en propre mais il est bel et bien là et pour servir à autre chose qu'à la communication – ce qui est normalement ce que l'on attend d'un savoir –, mais pour procurer un *Lustgewinn* immédiat.

Ce n'est donc pas avec un savoir traditionnel que l'on peut approcher cette zone de l'inconscient, c'est-à-dire que ce n'est pas avec un savoir articulé avec des signifiants qui prennent sens. Ce n'est pas avec un savoir qui s'apprend, qui confère de la reconnaissance, voire du pouvoir. Bref, rien à voir non plus avec un savoir universitaire.

Et pourtant il y a quelque chose à inventer à partir de ce trou noir. « Là où il n'y a pas de rapport sexuel, ça fait "troumatisme". On invente ⁶ ! » En effet, dans cette zone de l'inconscient où les signifiants s'articulent à minima, c'est-à-dire par paires d'opposés, rien ne peut faire rapport. C'est pour pallier cette absence d'articulation que le névrosé invente. Il invente un roman familial, un mythe individuel où les signifiants copulent, et l'on pourrait supposer que cela lui convient parfaitement. Mais c'est justement ce que Lacan met en doute quand il dit que « le complexe d'Œdipe a sa valeur, non pas du tout normativante mais le plus souvent pathogène ⁷ ».

C'est vrai que, quand on y pense, le cas de l'Homme aux rats le démontre assez bien. Il illustre le mal de chien que ce patient se donne avec un certain nombre de paires d'opposés, la femme riche et la femme pauvre, l'ordre de rembourser la dette et l'envie de ne pas rembourser, avec des actes contradictoires, le petit caillou à enlever de la route et l'idée de le remettre à sa place, pour intégrer tout cela dans une histoire cohérente. L'obsessionnel pense, c'est là son drame. Il ne se résout pas au « Je ne pense pas, pour être ». De ce fait,

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupent errent*, séance du 19 février 1974, inédit.

7. J. Lacan, *Le Mythe individuel du névrosé*, Paris, Seuil, 2007.

il faut qu'il prenne à sa charge, aux comptes de ses pensées tout ce bazar de signifiants qui ne font la paire que pour s'opposer les uns aux autres.

Quand Lacan fait l'éloge du savoir comme invention, ce n'est pas à ce savoir articulé comme mythe individuel qu'il se réfère, mais au savoir articulé hors de toute signification. C'est-à-dire au savoir de la logique. « La logique n'a pu se frayer qu'à partir du moment où l'on a pu assez vider des mots de leur sens pour leur substituer des lettres ⁸. »

C'est une référence à la logique d'Aristote. Pour raisonner sur le syllogisme, Aristote doit substituer toute une proposition par une seule lettre et la logique s'articule comme une suite de déduction. Tout A est B et tout B est C, donc tout A est C. Le savoir que le discours analytique produit est de ce style, c'est-à-dire fait d'articulations logiques qui se passent de la pensée du sujet et qui se déposent comme savoir réel. Ce concept de savoir réel ne doit pas nous induire à faire glisser l'inconscient du côté de l'instinct. Ce savoir réel n'est rien d'autre qu'un frayage établi par ce dépôt d'articulations logiques qui ouvre la voie de la répétition. L'inconscient en passera par cette voie frayée pour fabriquer ses formations symptomatiques. Ce savoir réel ne peut s'approcher que par une écriture logique. « Dans la logique mathématique, la démonstration ne repose que sur une certaine façon de s'imposer à soi-même une combinatoire parfaitement déterminée d'un jeu de lettres ⁹. »

Lacan nous montre l'exemple quand il reprend les cas de Freud et qu'il en inscrit les coordonnées dans ses schémas. Je pense par exemple au schéma L que Lacan utilise pour débrouiller le cas Dora ou celui de la jeune homosexuelle. Mais il y a bien d'autres exemples, bien d'autres graphes que Lacan utilise pour faire entrer le réel de la clinique dans une articulation logique. C'est à mon sens ce qui caractérise au mieux l'invention lacanienne, ce traitement du réel de la clinique par la logique. Lacan considère qu'il faut « céder à la duperie d'une écriture correcte ¹⁰ » pour que surgisse quelque chose du discours analytique.

8. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXI, Les non-dupes errent*, séance du 9 avril 1974, inédit.

9. *Ibid.*, séance du 9 avril 1974.

10. *Ibid.*, séance du 8 janvier 1974.

Donc, à côté du savoir de l'historisation acquis à moindres frais, à côté du savoir inventé du mythe individuel pour lequel il faut se donner un peu plus de mal, il faut prendre en compte cette invention de savoir qui se construit avec l'outil logique, qui est sans doute la seule façon de border le trou du réel.

La vraie question n'est donc pas : que puis-je savoir d'un savoir insu ? mais plutôt : comment prendre la mesure de ce savoir qui parfois m'affecte sans que je puisse d'aucune façon me l'approprier ? Ce savoir est sans sujet, il est réel en ce sens que l'hypothèse du sujet faite par la psychanalyse freudienne ne recouvre pas tous les effets de *lalangue*. Reste donc l'invention, mais pas de n'importe quelle façon.

Il y aurait un risque à vouloir à tout prix se faire sujet de ce savoir réel. L'invention pourrait virer au délire. C'est ce dont on recueille parfois les échos comme méfaits d'une thérapie qui a encouragé le patient à donner du sens à tout. L'invention de savoir que la cure psychanalytique peut encourager et produire respecte le trou que constitue ce savoir sans sujet qui nous affecte. Une invention qui ne recouvre pas la méprise du sujet supposé savoir mais qui apporte à celui qui en a fait l'expérience un certain savoir-être-là où normalement on ne se sait pas être. Savoir être là implique que l'on ait repéré la logique de cette place. C'est une condition nécessaire pour pouvoir l'occuper pour un autre et participer ainsi à l'invention de la psychanalyse. Il est urgent de continuer à inventer la psychanalyse.

Clinique

Carlos Guevara

Sur la jouissance féminine et le désir de l'analyste *

« Et d'abord il y avait trois genres d'hommes, non pas deux, mâle et femelle, comme maintenant ; il en existait un troisième, constitué des deux autres, dont le nom s'est gardé, bien que la chose même ait disparu. C'est l'androgynie, qui rassemblait alors dans le nom et la forme d'un seul être le masculin et le féminin. Il n'en reste pour nous qu'un mot dont le sens est injurieux. [...]. Chacun d'entre nous est donc un symbole d'homme, un signe de reconnaissance, puisque, comme les soles, il résulte de la coupure qui a donné deux êtres à partir d'un seul ; et tant que dure sa vie il recherche le symbole qui le complète ¹. »

Ce n'est pas sans penser à Freud sous l'Acropole que je suis là aujourd'hui pour tenter de dire quelque chose de valable, du moins, valable en tant que questionnement sur les rapports entre la jouissance féminine et la production du désir de l'analyste.

Il s'agit donc pour moi, avant tout, de poser une question, de la peser aussi. C'est pour moi le produit premier et sans doute le plus précieux de l'expérience du cartel : saisir sa question, mais pas sans les autres. Ce n'est pas un effet du hasard que ça soit venu pour moi dans un cartel. Je dirais plutôt effet de contingence, rencontre qui dans la structure du cartel noue sa logique et celle qui dans l'inconscient rend compte du pas-tout de la femme.

Vous pouvez remarquer que dans ma question le terme de production du désir de l'analyste est posé, terme appelé à confirmer

* Intervention faite lors de la Journée des cartels du Forum d'Athènes en novembre 2010. Publiée en grec dans la revue *Kaptea*, n° 2, du Forum du Champ lacanien d'Athènes, en septembre 2011.

1. Extrait du discours d'Aristophane dans *Le Banquet, Dialogue sur l'amour*, de Platon, traduction du grec par Maël Renouard, Paris, Payot et Rivages, 2005, p. 72 et 76.

cette rigueur logique du cartel et de son opération sur la transmission du savoir produit dans l'expérience analytique. À cet égard, l'expérience de ce cartel en particulier est plus qu'exemplaire, en tout cas pour moi, du fait que tout au long du temps qu'il a duré il a été question du féminin, de l'hétérogénéité (pour ne pas dire de l'hétéros) de sa composition, et finalement de la passe.

Ce n'est sans doute pas un hasard non plus si j'ouvre ma communication avec une citation du *Banquet*, sublime dialogue sur l'amour. Lacan, qui s'y est intéressé de près au point d'avoir consacré son séminaire sur le transfert au commentaire de ce dialogue, posait déjà un questionnement de la même nature. Je le cite (il parle de Socrate) : « Le désir n'y est plus que sa place, pour autant qu'il n'est plus pour Socrate que désir de discours, de discours révélé, révélant à jamais. D'où résulte l'atopie du sujet socratique, si tant est que jamais avant lui ait été occupée par aucun homme, aussi purifiée, cette place du désir », et ensuite : « Et par conséquent, la question se pose d'articuler, d'une façon un petit peu plus poussée qu'il n'avait été fait jusqu'à présent, ce qui doit être le désir de l'analyste », et encore : « Et je vous pose simplement cette question – que doit-il rester de ses fantasmes ? Vous savez que je suis capable d'aller plus loin, et de dire son fantasme, si tant est qu'il y ait un fantasme fondamental. Si la castration est ce qui doit être accepté au dernier terme de l'analyse, quel doit être le rôle de la cicatrice de la castration dans l'éros de l'analyste ² ? »

Mais je vous invite à avancer un peu plus avec moi dans ce séminaire et vous verrez qu'une fois posée la question, Lacan va suivre, décrire, décortiquer la manière de procéder de Socrate. Il nous fait sentir à quel point la méthode interrogative de Socrate porte sur la cohérence du signifiant, interrogation du signifiant donc. Il nous fournit plusieurs exemples du dialogue de Socrate. Il y a la remarquable question adressée à Agathon : « Cet amour dont tu parles, est-il ou non amour de quelque chose ? Aimer et désirer quelque chose, est-ce l'avoir ou ne pas l'avoir ? Peut-on désirer ce que l'on a déjà ³ ? » Ou bien la remarque adressée à Agathon qui consiste à dire : « Tu dirais sans nul doute, si tu souhaitais faire une bonne réponse, que

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 129-130.

3. Cité par J. Lacan dans le séminaire *Le Transfert*, *op. cit.*, p. 141.

c'est précisément d'un fils ou d'une fille que le Père est père ⁴. » On voit bien la dialectique socratique qui interroge le signifiant sur sa cohérence de signifiant, un signifiant est signifiant par rapport à un autre signifiant.

Cependant, Lacan pointe aussi la limite du procédé socratique, de telle sorte qu'il s'interroge sur la fonction qu'il fait jouer au personnage de Diotime. N'oublions pas qu'il intervient après une sévère critique de l'ode d'Agathon et qu'il substitue la parole de Diotime au savoir qu'il (Socrate) pourrait fournir sur l'amour. Deux éléments retiennent mon attention du commentaire lacanien. Tout d'abord, dans le même mouvement, Socrate fait intervenir l'énigme, il nous indique même que l'étymologie d'énigme le montre, car en grec ancien cela veut dire : « Ce qu'on laisse entendre. » Il y a là un pas supplémentaire à la seule référence de la combinatoire signifiante. Ensuite, il nous fait remarquer qu'il se justifie tout à fait de poser la question de savoir pourquoi, pour aller plus loin dans son discours sur l'amour, il se substitue à l'autorité de Diotime, je cite Lacan : « S'il passe la parole à Diotime, pourquoi ne serait-ce pas parce que, concernant l'amour, les choses ne sauraient aller plus loin avec la méthode purement socratique ? Tout le démontre, et le discours de Diotime lui-même ⁵. » Et il avance une réponse un peu plus loin en disant : « N'est-ce pas dans la mesure où quelque chose, quand il s'agit du discours de l'amour, échappe au savoir de Socrate, que celui-ci s'efface, se dioecise, et fait à sa place parler une femme ? – Pourquoi pas la femme qui est en lui ⁶. »

Il faut noter, pour comprendre l'importance du personnage de Diotime, que l'étrangère de Mantinée nous est présentée comme un personnage de prêtresse, de magicienne. Diotime est une savante en matière de sorcellerie et il est indiqué qu'elle aurait réussi par ses artifices à faire reculer de dix ans la peste à Athènes.

Par ailleurs, et sans entrer dans les détails que vous pouvez retrouver dans le séminaire, il est central de souligner que, dans le mythe que comporte sa réponse sur la naissance d'Éros, elle nous dira que l'amour est fils de Poros, qui veut dire expédient, ressource,

4. *Ibid.*, p. 144.

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*, p. 147.

astuce, et de Penia, qui signifie pauvreté, misère, aporie, c'est-à-dire quelqu'un sans ressources. Il faut ajouter que dans l'histoire du mythe, c'est Penias, l'Aporia qui se fait engrosser par Poros, qui, lui, est ivre et dort. À ce propos, Lacan nous indique que « c'est le masculin qui est désirable, c'est le féminin qui est actif. C'est tout au moins ainsi que les choses se passent au moment de la naissance de l'Amour ⁷ ».

Alors, avant de continuer, récapitulons les termes qui se rajoutent au procédé socratique : l'énigme, le féminin, le féminin comme élément actif. Il conviendrait dès lors de se demander ce que, quant au féminin, Lacan avance par rapport à Freud.

Il est important de faire remarquer que Freud découvre dès 1905 les pulsions en tant que partielles, avec la conséquence logique de ne pas identifier une pulsion génitale dans l'inconscient. Ces pulsions ne disent rien de la différence entre homme et femme, elles se retrouvent aussi bien chez le petit garçon que chez la petite fille et laissent ouverte la question de savoir ce qui distingue l'essence de la femme.

Freud va identifier par la suite la prévalence d'un signifiant unique, le phallus, qu'il appelle pénis. À partir de là, il présente une formulation de la différence en termes anatomiques : avoir ou pas le pénis. Sur cette base, il construit la thèse majeure qui fait du manque phallique le principe dynamique de toute libido, qui affirme que l'identité sexuée du sujet se forge à partir de la crainte de le perdre chez celui qui l'a, et de l'envie de l'avoir chez celle qui en est privée. Le complexe de castration devient la plaque tournante du devenir homme ou femme. Avec son texte « Pour introduire le narcissisme » de 1914, Freud évoque trois évolutions possibles de l'envie de pénis, dont une seule peut mener à la véritable féminité. De ce point de vue, déjà pour Freud, toutes les femmes ne seraient pas véritablement des femmes. Pour lui, la féminité de la femme dérive de son être châtré, est femme celle que son manque phallique incite à se tourner vers l'amour d'un homme.

Avec Lacan, on peut distinguer pour l'essentiel deux étapes sur cette question. La première, très freudienne se situe dans les années 1958, avec « La signification du phallus » et « Propos directifs pour

7. *Ibid.*, p. 150.

un congrès sur la sexualité féminine ». La deuxième correspond aux thèses des années 1970 de « L'étourdit » et du séminaire *Encore* sur les formules de la sexuation.

Dans « La signification du phallus », il réaffirme la prévalence du complexe de castration freudien dans l'inconscient et le devenir sexuel, mais il rectifie Freud en indiquant qu'il ne s'agit pas de pénis mais de phallus, c'est-à-dire d'un signifiant qui, comme tout signifiant, a son lieu dans le discours de l'Autre.

Les formules de la sexuation ne sont pas en contradiction avec la thèse de « La signification du phallus », Lacan conserve la prévalence de la logique de la castration en ajoutant que cette logique ne règle pas tout le champ de la jouissance : il y a une part qui ne passe pas au Un phallique et qui reste, réelle, hors symbolique. De ce point de vue, dire que la femme n'existe pas est une manière de dire que la femme n'est qu'un des noms de cette jouissance-là, réelle. Quant aux femmes qui, elles, existent, elles n'échappent pas au primat du phallus.

Avec la proposition du phallus comme signifiant et plus précisément comme signifiant du manque, on peut représenter, outre la différence sexuelle, le manque-à-être que le langage génère pour tout sujet quel qu'il soit, et la parité dans le manque se trouve de ce fait rétablie.

Lacan introduit ainsi une nouvelle distinction : « Les rapports entre les sexes tournent autour d'un être et d'un avoir le phallus ⁸ » et fait subir une transformation au binaire freudien de l'avoir ou pas. Cependant, il ne s'agit pas de le contredire, mais plutôt de faire valoir que, dans la relation entre les sexes, avoir ou pas le pénis ne fait l'homme ou la femme que par le biais d'une conversion.

Alors que Freud pointait la demande d'amour comme proprement féminine, Lacan va opérer un décalage et fait valoir que, dans les rapports des désirs sexués, le manque phallique de la femme se trouve converti en un bénéfice d'être le phallus, soit ce qui manque à l'Autre. Cet « être le phallus » désigne la femme en tant que dans le rapport sexué elle est appelée à la place de l'objet. Dans l'amour, par la grâce du désir du partenaire, le manque se convertit en un effet d'être quasi compensatoire : elle devient ce qu'elle n'a pas. On voit à quel point, pour Lacan, le manque féminin se trouvait déjà positifé.

8. J. Lacan, « La signification du phallus », dans *Écrits I*, Paris, Seuil, 1999, p. 172.

La formulation de Lacan met l'accent à la fois sur le désir et sur la demande faite à l'homme, mais il maintient une définition de l'être féminin qui passe par la médiation obligée de l'autre sexe. D'où la série de ses formules successives pour spécifier la place de « la femme ». Elles en font toutes le partenaire du sujet masculin : être le phallus, soit le représentant de ce qui manque à l'homme, puis être l'objet cause de son désir, et enfin être le symptôme où se fixe sa jouissance.

Toutes ces formules définissent la femme en tant que relative à l'homme et ne disent rien de son possible être en soi, mais seulement de son être pour l'Autre. Cet écart sous-tend implicitement tous les développements sur la sexualité féminine. Cela explique pourquoi tout ce qui se dit de la femme s'énonce du point de vue de l'Autre et concerne plus son semblant que son être propre, celui-ci restant l'élément « forclos » du discours.

La clinique des femmes apporte d'innombrables exemples de cette réalité discursive ; ainsi, on peut localiser l'importance de l'autre femme pour l'hystérique, l'énigme de ce que veut la femme pour l'homme obsessionnel, et même le fait, tel que l'indique Lacan, que dans les rapports dits homosexuels entre femmes il s'agit toujours de l'hétéros.

À ce propos, j'aimerais commenter rapidement la demande qui m'a été adressée en tant qu'analyste par une jeune femme il y a déjà longtemps. Elle arrive en disant : « Je viens vous voir parce que je viens de vivre pendant un an avec une autre femme et j'ai été amenée à me dire soudainement qu'au profond de moi-même, je sais que je ne suis pas lesbienne. » Par la suite elle pourra expliquer que le choix de cette femme relevait d'un trait particulier : sa virilité. En effet, elle lui avait paru bien plus virile que tous les hommes qu'elle avait connus et dans leur vie quotidienne elle avait adopté tous les traits, les conduites qu'une certaine tradition attribue aux hommes ; ainsi se chargeait-elle de l'entretenir, de tout payer, de donner des consignes sur les décisions à prendre. Elle était possessive et jalouse et même dans la rencontre des corps le rôle « actif », à l'aide d'une prothèse, lui revenait systématiquement. Peu à peu ma patiente s'est vue confinée, selon ses dires, à la place d'une parfaite maîtresse de maison, bien rangée... elle qui dès son plus jeune âge en avait fait baver à ses parents, rebelle sans cause, qui ne s'était jamais privée en

ce qui concerne les plaisirs, elle qui, pour ce qui était de trouver des hommes, des conquêtes, n'avait pas de scrupules !

À un certain moment elle a dit : « Je me rends compte que j'étais une pure consommatrice de phallus. » La série de ces rencontres était longue et la fierté jadis arborée de cette collection a laissé la place au désarroi du fait de constater sa difficulté à arrêter cette chaîne, à s'arrêter à un, à nouer un lien à un homme par l'opération de l'amour.

Autour de cette vignette clinique on pourrait dissenter longuement sur la question du semblant, du paraître, de faire l'homme ou la femme, mais ce n'est pas l'objet central de mon exposé.

Les formules de la sexuation de Lacan maintiennent donc que la femme n'est objet qu'à la condition d'incarner pour le partenaire la signification de la castration et de se présenter sous le signe du moins. À cet égard, Colette Soler, dans son livre *Ce que Lacan disait des femmes*, nous fait remarquer ceci :

« La formule est généralisable : c'est le manque – pénis ou pas – qui fait être objet. Ainsi de l'homme Socrate lui-même, qui, à exhiber le manque de son désir, devient l'objet du transfert d'Alcibiade. La carrière est donc possiblement ouverte à chacun, homme ou femme, d'être l'homologue d'une femme, à savoir ce qui se couple à l'Un sur le mode de l'objet.

Cependant, pour une femme, comme pour tout ce qui s'offre à la place de l'objet, analyste inclus, l'être objet ne dit encore rien des objets qu'elle a, de ceux qui causent son désir à elle, et de ce qui l'approprie à sa place dans la relation ⁹. »

Après toutes ces considérations, on peut reprendre la question du départ et la déplier de manière multiple et demander, par exemple : qu'est-ce que le discours analytique permet de formuler concernant la différence des sexes ? Ou bien : y a-t-il quelque chose d'exigible concernant les identifications sexuées pour qu'on puisse parler d'analyse achevée ? On peut aussi se demander si l'analyste opère en tant que para-sexué, auquel cas, homme ou femme, il vaut en tant que un et la différence ne se situe qu'au niveau des représentations

9. C. Soler, *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 40. La référence lacanienne évoquée dans la citation se trouve dans le texte « Subversion du sujet et dialectique du désir » (dans les *Écrits*).

de l'analysant, ou encore si l'effet d'une cure est le même sur un homme et sur une femme.

Le champ ouvert est vaste et je ne pourrais sûrement y répondre. Cela ne nous empêche pas cependant d'avancer quelques considérations.

Nous savons que Lacan distingue deux axes du transfert, celui du sujet supposé savoir, où la révélation analytique est attendue, et celui de la « mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient », où le changement libidinal est en question. Le premier pas de la stratégie de l'analyste est d'offrir le semblant de sujet supposé savoir à l'amour de l'analysant ; mais ensuite la question de l'usage qu'en fait l'analyste se pose, puisqu'on attend de lui un usage inédit, qui noue l'amour au savoir. Colette Soler distingue ainsi une particularité de l'opération de l'analyste : « L'analyste est le seul à faire de l'amour un usage que je pourrai dire désintéressé. C'est qu'il n'attend pas son être du transfert – ce pour quoi il vaut mieux qu'il ait cessé d'être malade de son manque à être –, qu'il s'en fout autant de la justice distributive, et qu'il se sait par ailleurs promis au desêtre. Il tente, en fait, de faire servir l'amour, non pas à l'être, mais au savoir, à la production d'un bout de savoir ¹⁰. »

En ce qui concerne la jouissance, et notamment celle que Lacan qualifie de supplémentaire, de réelle, et donc hors symbolique, est-elle plus accessible aux femmes qu'aux hommes ? N'oublions pas qu'à ce sujet Lacan à la fin de son enseignement disait que les femmes ont davantage rapport au réel, au sens d'une jouissance vivante impossible à dire. Il dit des femmes qu'elles sont les meilleures des analystes aussi bien que les pires. Les meilleures, car plus libres dans leurs interprétations, moins soucieuses de la toute exactitude et plus attentives à la vérité, elles-mêmes pas-toutes. Les pires, car, à trop aimer la vérité singulière, on peut oublier la structure qui, singulière, ne l'est pas. C'est pourquoi il se moque aussi de la disproportion entre le poids de leur voix dans la psychanalyse et le léger des solutions produites.

N'oublions pas qu'avec les formules de la sexualité être du côté homme ou femme ne dépend pas seulement de la différence anatomique, même si elle est impliquée dans la position du sujet quant au

10. *Ibid.*, p. 248.

phallus. De ce point de vue, quand on dit « tous les hommes », que l'homme est tout dans la fonction phallique, il faut garder à l'esprit que ce n'est pas parce qu'il est homme qu'il est dans la fonction phallique mais plutôt qu'il s'agit d'une condition, qu'il faut qu'il se range tout dans la fonction phallique pour qu'on puisse le dire homme. De même pour les femmes, quand on dit que l'universelle de la femme n'existe pas et que les femmes ne sont pas toutes dans la fonction phallique, ce n'est pas parce qu'elles sont femmes qu'elles ne sont « pas-toutes », il faut qu'elles se rangent du côté pas-tout pour qu'elles soient dites femmes.

Alors, après ces considérations, peut-on ranger la place de l'analyste, de son désir, d'un côté ou de l'autre, peut-on dire que sa place relève du féminin ? Lacan disait volontiers qu'une analyse hystérise le sujet, mais peut-on dire qu'elle le féminise ?

Je ne risquerai pas, bien sûr, une réponse définitive, mais comment pourrait-on faire l'économie de dire que l'analyste ou, mieux, son désir, produit de l'expérience analytique, reste de cette opération impliquant la rencontre avec un réel qui lui permet de se placer au-delà de son fantasme, exige qu'il soit du moins averti d'un au-delà de la jouissance phallique, de l'existence d'un impossible à dire, de l'impossible du rapport sexuel. De ce point de vue, on peut dire que l'analyse est la mise en œuvre de la castration dans la parole.

Ajoutons pour finir que l'énigme dont il a été question dans mon exposé et que Lacan situe du côté féminin, il la situe aussi du côté de la psychanalyse. Ainsi, dans « Lituraterre », et en parlant de la critique littéraire, il dit : « Méthode par où la psychanalyse justifie mieux son intrusion : car si la critique littéraire pouvait effectivement se renouveler, ce serait de ce que la psychanalyse soit là pour que les textes se mesurent à elle, l'énigme étant de son côté ¹¹. »

Pourrions-nous finalement nous risquer à dire qu'il faut que l'analyste, homme ou femme, dans son acte, soit pas-tout, pour que l'analyse, elle, puisse se produire ?

11. J. Lacan, « Lituraterre », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 13.

Muriel Mosconi

Psychoses et infinis : János Bolyai et Georg Cantor *

Durant son séminaire *Le Sinthome*, Lacan spécifie une forclusion plus radicale que celle du Nom-du-Père : « L'orientation du réel forclôt le sens », dit-il.

C'est le zéro absolu, la limite absolue du froid, qu'il donne pour exemple de ce feu froid du réel qui forclôt tout sens, et cette forclusion du sens ne peut être pensée que comme impensable. Le réel est toujours un bout, un trognon, autour duquel la pensée brode, mais son stigmat est de ne se relier à rien. Le fait qu'il y ait un zéro absolu du froid ne se relie strictement à rien de pensable. D'où les crises subjectives du savant lorsqu'il trouve un bout du réel. Newton, parallèlement à son travail scientifique, rédigea des liasses d'écrits alchimiques qui sont la trace de la crise subjective qu'il traversa.

János Bolyai, qui élaborait et publia le premier une géométrie non euclidienne, et Georg Cantor, qui théorisa les nombres transfinis, nous donnent l'exemple du drame subjectif du savant lorsque son destin, du fait de la forclusion du Nom-du-Père, ne s'inscrit pas dans le mythe œdipien. C'est-à-dire l'exemple de la conjonction de diverses forclusions, celle liée à la psychose et celles liées à la science.

Face au réel insensé que découvre la science, nous nous trouvons en présence d'une forclusion radicale qui n'est pas sans rapport avec l'*ausstossung*, le rejet fondamental constitutif du réel au niveau de l'appareil psychique que Freud formalise dans son article « La dénégation ». La science, de par son régime, tente aussi de suturer, de forclore son propre sujet. Une fois son registre établi, elle ne veut

* Intervention à la soirée conférence-débat du 15 février 2011, « Infinité et transfinis en psychanalyse » du pôle Estérel-Côte d'Azur de l'EPFCL, à Cannes.

rien savoir de la vérité subjective comme cause. Elle fonctionne sans la mémoire de ses crises, de ses drames qui ont participé à sa production. Mais la question du fondement de la science est incontournable dans ses moments de crise. Descartes le découvre avec son recours au malin génie, qu'il barre bien vite en faisant appel au Nom-du-Père. Dieu est parfait donc non trompeur, il m'assure que les vérités mathématiques sont intangibles.

Dans cette perspective, il est frappant que deux psychotiques se trouvent en bonne place à l'origine de la crise des fondements qui ébranle les mathématiques au XIX^e siècle. János Bolyai soulève la sorte de sublimation naturelle qu'est le Nom-du-Père qui pèse sur la loi de l'évidence durant des siècles. Il pousse à ses ultimes conséquences mathématiques le fait que l'axiome des parallèles soit indécidable dans la géométrie euclidienne. Ce qui subvertit le champ physico-géométrique et annonce la relativité générale. Georg Cantor passe outre à l'interdit aristotélicien qui pèse sur l'infini actuel, sur l'infini vu de l'infini. En élaborant la théorie des ensembles infinis, il construit une arithmétique des transfinis qui révèle l'inconsistance de certains ensembles. Les paradoxes qu'il soulève à l'orée du XX^e siècle amènent les mathématiciens à réélaborer les fondements mêmes des mathématiques.

János Bolyai

János Bolyai est un ingénieur hongrois de la première moitié du XIX^e siècle, qui le premier élabora et publia dans tous ses développements un traité de géométrie non euclidienne efficient sous le titre : *La science absolue de l'espace indépendante de la vérité ou de la fausseté de l'axiome XI d'Euclide (que l'on ne pourra jamais établir a priori) et en cas de fausseté la démonstration de la quadrature du cercle.*

Quels en sont les enjeux ? Dans ses *Éléments*, Euclide demande qu'on lui accorde que « si deux droites situées dans un même plan font avec une sécante commune, et d'un même côté de celle-ci, des angles intérieurs dont la somme est inférieure à deux droits, ces droites prolongées suffisamment se rencontrent de ce côté ». D'emblée Euclide tombe sur ce qui fut « le scandale de la géométrie » durant vingt-deux siècles : ce postulat est indémontrable, il ne peut que s'agir d'un axiome. Pourtant, il implique des résultats aussi évidents que deux parallèles sont équidistantes, une ligne équidistante à une droite

est une droite, la somme des angles d'un triangle n'est pas inférieure à deux angles droits, par un point extérieur à une droite il ne passe pas plus d'une parallèle à cette droite, le théorème de Thalès, etc.

Toutes les démonstrations que les géomètres ont tentées jusqu'à Gauss, Bolyai et Lobatchevski sont circulaires car cet axiome est essentiel pour définir la notion de droite elle-même, son caractère de « rectitude ». Pendant vingt-deux siècles, la succession des tentatives de démonstration conduisit à remettre en cause des « évidences » de plus en plus « évidentes » et à dégager des alternatives de plus en plus plausibles à l'axiome des parallèles. L'alternative la plus intéressante est celle de Wallis, selon laquelle l'axiome des parallèles équivaut au fait que pour toute figure il existe une figure semblable arbitrairement grande. Ce principe d'invariance de la structure globale de l'espace par homothétie est corrélé avec l'idée que les lois physiques n'impliquent aucune unité absolue de mesure, ce qui est un point d'appui essentiel de la physique de Newton... et ce que révoque la physique d'Einstein grâce à l'élaboration des géométries non euclidiennes.

L'idée d'une géométrie où les équivalents du postulat d'Euclide seraient violés en bloc avait été introduite pour en démontrer l'absurdité (sans succès) par Saccheri dans son traité *Euclide lavé de toute souillure*, en 1733. D'autres mathématiciens avaient suivi ces pistes à titre d'hypothèse. Mais il restait à les démontrer. C'est autour de cette question que se nouent les rapports entre Gauss, Bolyai et Lobatchevski. Bolyai et Lobatchevski ont travaillé de manière strictement indépendante et dans l'ignorance l'un de l'autre. Ils sont arrivés à de nombreux résultats communs, que Bolyai a trouvés le premier et que Lobatchevski a publiés en partie d'abord. Quant à Gauss, s'il eut l'idée de la géométrie non euclidienne hyperbolique, il n'a jamais synthétisé et publié ses travaux et il a laissé ses différents correspondants les disséminer.

Dès 1823, Bolyai, le premier, dispose de la formule de base de la trigonométrie hyperbolique non euclidienne qui définit l'angle de parallélisme $\alpha = \pi(p)$, dans la configuration de base :



a est la droite AC et b est la droite BD avec $a \parallel b$ et la distance $AB = p$ qui est une distance absolue, invariable par homothétie.

b est une droite « classique », a est une hyperbole qui lui est asymptotique, AB un segment de droite perpendiculaire à b , avec A qui est un point de a et de b et b qui est un point de B , et α est l'angle BAC .

L'angle de parallélisme $\alpha = \pi(p)$ varie en fonction de la distance effective p puisque les longueurs sont absolues dans cette géométrie. La formule de base est la suivante :

$$e^{(-p/k)} = \operatorname{tg}(\pi(p)/2)$$

De cette formule on peut faire dériver les propriétés métriques du plan hyperbolique.

Il s'en déduit aussi qu'il existe une infinité continue de géométries hyperboliques en faisant varier le paramètre k et que cette infinité tend vers le cas euclidien lorsque k tend vers l'infini ($\operatorname{tg} \pi(p)/2 = 1$ d'où $\pi(p) = \pi/2$).

La géométrie euclidienne est donc la limite à l'infini de la géométrie hyperbolique et sa tangente lorsque les longueurs tendent vers zéro (toujours $\operatorname{tg} \pi(p)/2 = 1$ d'où $\pi(p) = \pi/2$). Il s'en déduit que si l'espace réel était à courbure constante les études sur les très grandes distances permettraient de trouver sa structure effective. Ce fut l'idée de Gauss, qui fit des calculs sur les parallaxes des étoiles dont le degré d'incertitude ne permit pas de trancher. L'idée actuelle est que les trois géométries métriques (hyperbolique, euclidienne et elliptique) donnent des modèles opératoires pour des champs de la physique différenciés. La géométrie hyperbolique donne un modèle opérant dans les années 1950 pour les transmissions téléphoniques intercontinentales, par exemple. Elle eut aussi des conséquences dans le champ mathématique puisqu'elle permit à Hilbert de mettre au point son axiomatique où il reprend l'idée de Bolyai de l'indépendance de l'axiome des parallèles par rapport aux autres axiomes euclidiens.

János Bolyai démontre bien là que la psychose est un essai de rigueur : la géométrie absolue qu'il élabore dans les quarante-trois paragraphes de son *Appendix* ne comporte quasiment que des théorèmes « absolus » valables dans la géométrie hyperbolique et dans la géométrie euclidienne.

Qu'est-ce qu'un axiome en effet ? C'est un dire qui ne se couple au dit que d'y *ek-sister* et qui de ce fait excède la « dit-mention » de la vérité tout en la rendant possible, selon la définition qu'en donne Lacan dans « L'étourdit ¹ ». C'est un dire qui ne se pose en vérité que pour permettre à une vérité partielle de se déployer. La géométrie paramétrée de Bolyai donne en quelque sorte une infinité continue d'axiomes équivalents à l'axiome des parallèles, une infinité de dires. Elle donne aussi la clef d'une interprétation possible du réel par la détermination du paramètre *k*. Il y a là comme une holophrase de l'imaginaire de la géométrie, du symbolique des mathématiques et du réel de la science selon la structure du nœud de trèfle propre à la paranoïa. Si Gauss recula face à l'écrasante autorité de la philosophie kantienne à cette époque, Bolyai, lui, porte directement le fer dans la plaie puisqu'il emploie dans le titre même de l'*Appendix* la formule anti-kantienne : *a priori* indécidable pour toujours. Il va jusqu'à écrire que « l'opinion incorrecte du philosophe idéaliste Kant est née d'une conception totalement malade ». Il écrira aussi que « la loi de la gravitation apparaît en étroite connexion avec le genre de constitution de l'espace ² », ce qui amène de nombreux chercheurs à le considérer comme un pionnier de la géométrisation de la physique, c'est-à-dire du réel. Comment s'inscrit sa trouvaille dans la vie de János Bolyai ³ ?

Son père, Farkas Bolyai, est lui aussi mathématicien. Condisciple de Gauss à Göttingen, il échange avec lui une correspondance suivie où il traite aussi bien de problèmes mathématiques que de ses soucis familiaux. Il s'attaque aussi aux problèmes des parallèles et tente de démontrer la validité absolue de l'axiome XI ; il tente d'en faire un théorème, à l'inverse de János. Pour Farkas, la passion des parallèles est un genre de folie qui n'est pas sans rapport avec la catastrophe que fut son premier mariage avec la mère de János, Suzanna Benkö. Par exemple, il écrit à Gauss à ce propos : « C'est ici que se dresse le récif le plus dangereux dans la mer en furie, la pierre tombale de tant de mérites ⁴ ».

1. J. Lacan, « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973.

2. N. Charraud, *Infini et Inconscient. Essai sur Georg Cantor*, Paris, Anthropos, 1994.

3. Les références biographiques de ce passage sont pour la majeure partie tirées de l'ouvrage d'Imre Hermann, *Parallélismes*, Paris, Denoël, 1980, recoupées et rectifiées en fonction des autres références bibliographiques données.

4. I. Hermann, *Parallélismes*, *op. cit.*

Il écrit à propos des parallèles : « Labyrinthe qui ne cesse de m'attirer, c'est dans ces paysages que se trouvent les colonnes d'Hercule. J'ai navigué parmi tous les récifs des côtes de la mer morte infernale, et j'en suis toujours revenu le mât arraché et les voiles déchirées ⁵. » Lui qui se voulut un sans nom (il publia six drames de manière anonyme) se trouva un « nom de jouissance » pour sa tombe qui conjoint son horreur des femmes et son amour de la science. Il voulut en effet que sa tombe ne portât aucune marque mais souhaite être enterré sous un pommier, en référence aux trois célèbres pommes, celles d'Ève et du jugement de Pâris qui « avaient changé la terre en enfer » et celle de Newton « qui l'avait replacée au rang des corps célestes ⁶ ». Dès qu'il sait que János s'intéresse aux parallèles, il le met en garde : « Ce noir sans fond a peut-être englouti mille géants newtoniens. » Il le met aussi en garde contre les femmes et lui enjoint d'aller visiter un service de vénérologie avant toute aventure sexuelle.

La mère de János, elle, est manifestement psychotique. Son délire se déclenche de nouveau lorsque son fils la quitte en 1818 pour poursuivre ses études à Vienne à l'Académie du génie militaire. En voici les termes, notés par Farkas : « Moi Dieu devenu Dieu ; je dis ce que je suis : un point où commence le grand Tout, où, de même il finit. Je dis ce que je suis : un centre dont s'originent et autour duquel gravitent des cercles qui se répandent sans fin et qui en se rétractant deviennent à nouveau un point. Qui je suis : d'innombrables éclats – morceaux qui deviennent Dieu de nouveau et Dieu se décompose de nouveau en éclats – morceaux et ainsi jusqu'à la fin, c'est à dire sans qu'aucune fin n'arrive jamais [...] ⁷. »

La concordance de la logique à l'œuvre dans ce délire et dans la théorie de János est frappante. En 1823, il écrit à son père : « J'ai créé un univers nouveau à partir de rien. » Sa géométrie aboutit au fait que « sur un signe » – le paramètre k – l'espace monde tout entier se métamorphose. En décidant à notre gré du paramètre k , nous obtenons un espace hypothétique soit euclidien, soit non euclidien à

5. *Ibid.*

6. J. Bolyai, *Appendix...*, traduction française de J. Houel, Mem. de la Soc. de Sc. Phys. et Nat. de Bordeaux, t. V, 1867, p. 189-248.

7. *Ibid.*

courbure négative. En choisissant k toujours différent (« i » dans l'*Appendix*) on réussit à transformer à volonté le système géométrique hypothétique et cela reste possible jusqu'à ce qu'on se heurte à une contradiction par rapport au système réel. Or cette contradiction n'advient jamais (*Appendix* 32).

La théorie de János, par le biais de petites lettres ou de signes qu'il a inventés pour la circonstance, apparaît comme une mise en forme de l'énigme de la folie de sa mère, une mise en forme du réel à l'œuvre dans ce désir fou non barré par le Nom-du-Père qui fait de Suzanna Benkő un espace-monde qui change sur un signe. János entre dans sa théorisation par l'idée de droite disjonctive, il appelle parallèle à une droite la première droite obtenue par rotation à ne pas couper cette droite. Imre Hermann fait l'hypothèse qu'il s'agit d'une tentative de symboliser la séparation de la mère et de l'enfant, d'une tentative d'autoguérison. Nous dirions plutôt en termes lacaniens qu'il s'agit d'une tentative de traiter le réel ravageant du désir de la mère par le biais du symbolique, d'une tentative de suppléance face au déclenchement de sa propre psychose, dont Farkas repère des éléments avant-coureurs dans l'enfance.

Gauss, ce « prince des géomètres », paraît avoir un temps la fonction de tenant lieu de Nom-du-Père. Par sa théorisation qui s'adresse à Gauss, sans qu'il lui en fasse part, János se met en rivalité avec son père, qui se voit dans cette histoire jouer le rôle du roi Lear, du père qui lâche, qui cède, à qui l'on vole le signifiant de la paternité. Durant l'élaboration de sa théorie, l'agressivité à l'égard de Farkas s'estompe. Farkas l'écrit à Gauss en 1825 : « Mon fils Vulcain s'est assagi. » « Il est devenu un grand et beau jeune homme dont le courage militaire va de pair avec l'innocence et la pudeur – il ne joue pas aux cartes, ne boit ni vin, ni eau de vie, ni café, il ne se rase pas et n'a que du duvet ⁸. »

Il y a là une certaine féminisation à l'œuvre, portée par le désir paternel, alors que, selon une anecdote, János aurait provoqué son père en duel, à l'orée de sa théorisation ⁹. János vit peu de temps après son premier amour passionnel pour une femme. Mais en 1832, Gauss, après avoir reçu l'*Appendix* par le biais de Farkas, rédige une

8. *Ibid.*

9. *Ibid.*

lettre restée célèbre : « Je ne peux louer ce travail car ce serait comme me louer moi-même. En effet, le chemin pris par ton fils, ses résultats coïncident presque entièrement avec les méditations qui ont occupé mon esprit ces trente dernières années... »

János se sent alors destitué de sa priorité, accusant son père de complicité, il passe à l'acte et abandonne pour un temps les mathématiques pour se consacrer à l'élaboration d'une langue parfaite à partir du magyar, sa langue maternelle. Cette langue parfaite devait assurer le bonheur de l'humanité selon sa doctrine de salut. Il s'y consacra jusqu'à sa mort. Peu après sa rupture avec Gauss, il est mis à la retraite de l'armée avec le grade de capitaine. Il a alors trente-deux ans. La tentative de suppléance par le biais des mathématiques s'était effondrée. Sa relation à l'Autre suivit la classique déclinaison érotomane : espoir, dépit, rancune. Après qu'il se fut senti envoyé de Dieu et qu'il eut tenté de s'inscrire dans la filiation symbolique de Gauss, l'Autre prit pour lui la forme d'un Autre complet, non barré, absolu, comme la géométrie qu'il trouva et la langue qu'il tenta d'élaborer. Gauss, son père et plus tard sa femme prirent la fonction de persécuteurs qu'il persécuta. Il martyrisa son père et sa femme par ses idées délirantes de jalousie et refusa un temps de reconnaître son fils Denes. Pour ce qui est de ce dernier, il fit inscrire sur le registre d'état civil qu'il n'était pas de lui car « à l'époque correspondant à celle de la conception, la mère faisait de fréquentes sorties dans des lieux louches et revenait à la maison en état d'échauffement ¹⁰ ». Ce n'est que dix ans plus tard qu'il reconnut Denes et qu'il fit consigner que sa suspicion s'était totalement évanouie.

En 1848, Farkas lui donne à lire le traité de Lobatchevski sur la théorie des parallèles. Il en rédige un commentaire point par point et conclut qu'il a été trahi, que Lobatchevski n'existe pas et que tout cela n'est qu'une machination vengeresse de Gauss, ce qui ne l'empêche pas d'apprécier le travail de son hypothétique double, qu'il qualifie de génie ¹¹.

János Bolyai se trouve à la convergence des différentes forclusions mises au jour par la psychanalyse. La forclusion du Nom-du-Père

10. *Ibid.*

11. J.-A. Miller, « Vers un signifiant nouveau », *Revue de l'École de la cause freudienne*, n° 20, Paris, 1992.

marque sa structure paranoïaque. Le rejet pour lui va de l'*Unglauben*, le fondamental n'y pas croire que Freud découvre chez le paranoïaque¹², qui lui permet de passer outre aux « évidences » de la perception, pour trouver, par le biais de signes inventés pour la circonstance, un bout de réel impensable, une possible orientation absolue du réel, ce rejet donc va jusqu'à celui de l'inconscient que marque son travail sur la langue. De par sa structure, il lui est difficile d'admettre que l'Autre soit inconsistant et sa géométrie absolue pousse la géométrie générale à un degré de consistance supplémentaire. Il lui est aussi difficile d'admettre que l'Autre soit incomplet, ce qu'inscrit dans les mathématiques la notion même d'axiome, qui relève, dans la logique, du signifiant du manque de l'Autre. Son travail sur la langue parfaite est une tentative de mise en forme d'un métalangage qui supplanterait les langues vivantes et érigerait un Autre de l'Autre, à l'opposé de ce qu'inscrit justement le signifiant du manque de l'Autre. Sa structure lui permet de passer outre à la méconnaissance névrotique engluée dans le sens, dans la copulation du symbolique et de l'imaginaire. Elle le soumet à la passion de l'ignorance, à la jonction du symbolique et du réel, comme les mathématiques, passion de l'ignorance qui ici est un autre nom de la connaissance paranoïaque.

Le désir du mathématicien qui l'anime lui permet de s'apercevoir de ce qu'il y a de réel dans le symbolique. Il l'amène à chiffrer le réel au-delà de ce que Lacan appelle « jouis-sens », d'où les effets de suppléance de son travail mathématique. Sa structure le rend plus sensible à une topologie différente de la topologie euclidienne, plus proche de la topologie de l'inconscient, conformément à ce que Freud note au soir de sa vie :

« Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. Vraisemblablement aucune autre dérivation. Au lieu des conditions à priori de l'appareil psychique selon Kant.

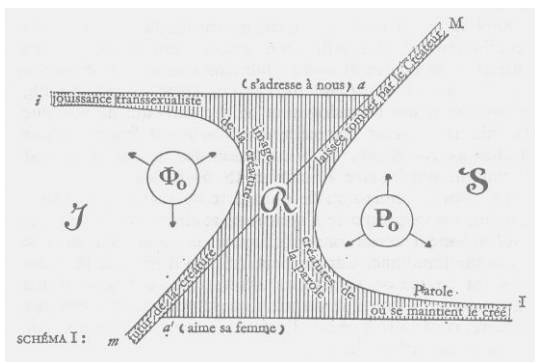
Psyché est étendue et elle n'en sait rien¹³ » (juin 1938, Londres).

Mais pour János cette topologie est marquée par la forclusion du Nom-du-Père, elle évoque la forme hyperbolique et asymptotique que prend la jouissance de Schreber, animée qu'elle est par le pousse-à-la femme. Le schéma I, dérivé du schéma R, donne la structure du sujet

12. S. Freud, « Le manuscrit K », dans *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1979.

13. S. Freud, *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 1985, note 22 VIII.

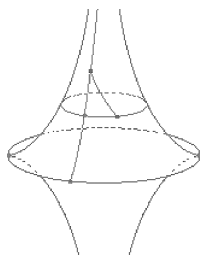
au terme du procès psychotique lorsqu'une suppléance ne s'est pas constituée. Il dessine d'une double courbe hyperbolique « le lien rendu sensible, dans la double asymptote qui unit le moi délirant à l'autre divin, de leur divergence imaginaire dans l'espace et dans le temps à la convergence idéale de leur conjoncture. Non sans relever que d'une telle forme Freud a eu l'intuition, puisqu'il a introduit lui-même le terme *asymptotisch* à ce propos ¹⁴ ».



Ainsi, la structure du procès psychotique schrébérien relève de la géométrie hyperbolique que formalise János Bolyai, cette conjonction est pour le moins frappante. Le destin de sa théorie dessine aussi ce qu'il en est du rejet forclusif, sur le modèle que Freud nous donne dans la *Verneinung*.

Inassimilable un temps par le système symbolique de la science, « odieuse au monde » comme le vrai logicien, elle ne put être admise que sous couvert de l'autorité paternelle de Gauss, qui soutint plus tard les théoriciens non euclidiens comme Riemann ou Klein. Elle ne fut admise aussi que lorsque Beltrami en produisit un modèle perceptif dans le champ euclidien, permettant par là sa retrouvaille, son jugement d'existence était enfin inscrit.

14. J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 571-572.



Pseudo-sphère de Beltrami dont les « longitudinales » sont parallèles au sens de János Bolyai et dont les cercles « latitudinaux » sont des horocycles qui leur sont perpendiculaires. Ces deux variétés de « droites » non euclidiennes font apparaître une déhiscence de la droite euclidienne qui les confond. La somme des angles d'un triangle dans cette topologie est inférieure à π .

Les paradoxes de la théorie euclidienne étaient en voie de résolution, mais au prix de l'oubli du drame subjectif de Bolyai, au prix d'une tentative de suture dans le champ de la science de ce sujet qui en est le corrélat antinomique ¹⁵.

Georg Cantor

Georg Cantor, lui, se trouva en butte à de très violentes attaques de la part des mathématiciens berlinois, ce qui n'ébranla jamais sa certitude d'être dans le vrai. « Ma théorie est ferme comme un roc » écrit-il au plus fort du tollé que soulève son œuvre. Durant de longues années, il s'efforce de démontrer l'hypothèse du continu qui couronnerait son travail en liant ses études sur la droite et celles sur les transfinis. Selon cette hypothèse, si \aleph^0 – aleph 0 –, le plus petit cardinal transfini, spécifie l'ensemble des entiers naturels, \aleph^1 – aleph 1 –, le transfini successeur d'aleph 0, devrait correspondre à l'ensemble des nombres réels, c'est-à-dire à l'ensemble des points de la droite, selon un axiome qui lui est propre. Il ne parviendra pas à cette démonstration, et pour cause ! Paul Cohen a démontré, en 1963, l'indépendance de cette hypothèse par rapport à la théorie cantorienne des ensembles. Il s'agit d'un énoncé indécidable au sein de cette

15. J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, op. cit.

théorie comme l'axiome des parallèles l'est au sein de la géométrie métrique. Mais là où Bolyai démontre un indécidable qui fonde son œuvre, Cantor élabore sa théorie autour d'une question, « qu'est-ce que le continu ? », sans en apercevoir le côté indécidable. À partir de cette question, il fragmente la notion de droite dont Bolyai et Lobatchevski avaient fait apparaître la déhiscence dans le champ géométrique et formalise l'arithmétique transfinie. L'engendrement des nombres transfinis suppose trois principes qui peuvent se résumer à celui-ci : « Passées les bornes, il y a une limite ¹⁶. »

Le premier principe d'engendrement est simple, sur le modèle des entiers naturels, on adjoint un successeur $\omega + 1$ à chaque élément ω d'un ensemble de nombres transfinis. Le deuxième principe permet, je cite Cantor, « de passer toute borne » : quand il n'y a pas de plus grand nombre à un ensemble, on en invente un qui le représente et qui en est la limite extérieure. Par exemple ω , le premier ordinal transfini, vient à la suite de tous les entiers naturels – il n'y a pas de plus grand entier naturel –, il est à l'extérieur de cet ensemble qu'il représente. Le cardinal qui lui correspond est \aleph^0 , aleph 0. Le troisième principe est un principe de limitation. Une fois passées les bornes de l'infini, il s'agit de sérier les ordinaux transfinis dans diverses classes, qui auront pour cardinal le cardinal strictement supérieur à celui de leurs ensembles-éléments. Ainsi, la classe II ci-dessous qui a pour éléments tous les ensembles qui ont aleph 0 pour cardinal a pour cardinal aleph 1. (Il y a aleph 1 ensembles d'aleph 0 éléments.) Les ordinaux transfinis représentent des ensembles. Contrairement aux ensembles ordonnés finis dont le cardinal et l'ordinal sont égaux, dans l'arithmétique transfinie les ordinaux et les cardinaux sont différents pour un même ensemble : ainsi, les ensembles de la classe II ci-dessous ont pour ordinal ω ou $\omega + 1$ ou $\omega + 2$ ou $\omega + n$, etc., et ont tous pour ordinal aleph 0.

16. J. Lacan, *Télévision*, Paris, Seuil, p. 63.

Transfinis	
Classe I N Ord = ω Card = aleph 0	
	1
	2 Ensemble N des entiers naturels noté ici (1, 2, 3 ...)
	3
Classe II Ord = Ω Card = aleph1	
	N = (1, 2, 3 ...) \diamond card aleph 0
	(1, 2, 3 ...) U (ω) \diamond card aleph 0
	(1, 2, 3 ...) U ($\omega, \omega + 1$) \diamond card aleph 0 ...
	(1, 2, 3 ...) U ($\omega, \omega + 1, \omega + 2$...) \diamond card aleph 0
Classe III	$\Omega \rightarrow$ card aleph 1...
Card = aleph 2	

Mais cette formalisation implique l'existence d'ensembles inconsistants à son horizon. L'ensemble de tous les ordinaux et le système de tous les alephs forment une suite indéfinie et inconsistante. Cela amène Cantor à écrire, le premier, qu'il n'y a pas d'ensemble de tous les ensembles. Ce sont les paradoxes qui ébranlent l'édifice mathématique dans ses fondements. Le franchissement cantorien de l'infini, en signant la fin de la tradition aristotélicienne, atteint la question de la loi et en conséquence celle du Nom-du-Père qui organise la signification par le jeu de sa place d'exception et par sa fonction de capitonnage. Le délestage des significations courantes qu'implique la forclusion du Nom-du-Père (l'*Unglauben* freudien) peut rapprocher le psychotique de la position du scientifique, pour lequel l'infini est une place sans entour mythique, sans semblant spécifique bien qu'il y ait différentes fictions de l'infini. L'on peut se demander si, à l'instar de Bolyai, Cantor dans la liberté dont il fit preuve par rapport à la tradition mathématique et par la rigueur qu'il déploya fut « favorisé » par sa structure.

En passant outre à l'interdit qui pesait sur l'infini actuel, Cantor construit un infini significantisé, stratifié, fixé par des nombres, chiffré au-delà du sens imaginaro-symbolique. Les transfinis se révèlent de l'ordre d'un savoir dans le réel qui relève du pas-tout. Construit sur l'idée explicite que « passées les bornes, il y a une limite », il dénude à son horizon des lieux d'inconsistance, à l'instar de la logique de la jouissance féminine qui n'est pas totalement rapportable au phallus : « Passées les bornes, il y a une limite » est une formule de Lacan – inspirée de la formule de monsieur Fenouillard, « Passées les bornes, il n'y a plus de limite » – pour spécifier cette jouissance, et l'inconsistance du phallus est plus manifeste aux femmes.

Si la géométrie de Bolyai évoque la fonction hyperbolique de la jouissance schrébérienne dans son côté pousse-à-la-femme asymptotique, l'arithmétique de Cantor évoque, elle, la fonction de la suppléance chez Joyce, qui l'amène à une féminisation particulière (Françoise Gorog parle à ce sujet de Joyce comme « pondeuse particulière » de ses œuvres, par opposition à Schreber comme « pondeuse universelle » d'une nouvelle humanité ¹⁷). Mais si la théorie cantorienne évoque la logique de la suppléance, elle n'eut pas cette valeur pour Cantor, au contraire. Sa psychose paranoïaque se déclenche un an après la découverte des transfinis. À ce moment, il présente un épisode délirant persécutoire où son maître Kronecker est le persécuteur.

Que s'est-il passé ? Il vient de publier son premier article sur les transfinis, que Kronecker attaque violemment. Nous retrouvons la figure classique du déclenchement que Lacan formalise dans « La question préliminaire » : un père, Kronecker, se retrouve en opposition symbolique au couple que forment Cantor et Dedekind, son alter ego, son ami et son correspondant. Cependant, peu de temps avant sa première hospitalisation, Cantor séjourne à Paris, où les mathématiciens français, comme Poincaré, font un excellent accueil à ses théories. Il écourte précipitamment son séjour pour être hospitalisé pour la première fois. Cela laisse à penser, et c'est la thèse de Nathalie Charraud, que le déclenchement relève du succès qu'implique sa reconnaissance comme père de sa théorie.

Lacan, lui, ne fait pas appel à sa thèse de 1958 de « La question préliminaire ». Il situe le déclenchement de la psychose de Cantor du

17. F. Gorog, « Joyce le prudent », *Revue de l'École de la cause freudienne*, n° 33.

côté de la découverte d'un savoir dans le réel et du côté de la certitude qui y est corrélée, conjoignant là le drame subjectif du savant et le déclenchement de la psychose. Cantor avoue le forçage de cette certitude. « Ne pas simplement considérer l'infini comme ce qui croît sans limite... mais le fixer par des nombres, cette pensée s'est imposée à moi presque contre ma volonté. » Il n'est que le scribe de Dieu, dit-il : « Je ne suis quant à mes travaux, que rédacteur et fonctionnaire. » Dieu en retour s'en trouve modifié. Dans sa correspondance avec le cardinal Franzelin, qui se situe entre la découverte des transfinis et celle des ensembles inconsistants, Cantor différencie deux infinis, celui accessible des transfinis et celui inaccessible réservé à Dieu. À ce moment, sa psychose n'a pas un caractère massif et il poursuit ses travaux de mathématicien avec succès. Mais la découverte de l'inconsistance des plus grands transfinis le touche dans sa diologie personnelle.

Sa deuxième hospitalisation fait suite à la publication de ce résultat. En étudiant la complétude du réel ou en trouvant les nombres transfinis qui bouclent toujours plus loin tout ensemble de nombres, Cantor s'est voué à compléter l'Autre par une logique du pas-tout (d'ailleurs, toutes les lois de l'arithmétique classique ne s'appliquent pas à l'arithmétique transfinie).

Au terme de sa recherche, il découvre l'inconsistance de cet Autre. Ce autour de quoi il tourne toute sa vie, l'hypothèse du continu, relève de l'incomplétude de cet Autre mathématique, à quoi il oppose la complétude imaginaire de l'unité absolument indivise de Dieu, qui, de fait, devient de plus en plus désincarné et vide. Les figures paternelles persécutrices qui se lèvent alors, Kronecker, puis la famille royale anglaise, redonnent une certaine consistance à cet Autre et font barrière à sa décomposition. Son délire de filiation, dont l'élément central est Henri VIII et qui s'articule par ce biais à l'idée que les pièces de Shakespeare ont en réalité été écrites par Bacon, participe à cette tentative de reconstruction de la fonction paternelle. Il en est de même de son opuscule mystique *Ex Oriente Lux*, qui réinterprète la filiation de Jésus (fils de Marie-Madeleine et de Joseph d'Arimatie et non fils de Dieu dans sa théorie). À la fin de sa vie, Cantor chante souvent à tue-tête durant des heures, ce qui n'est pas sans évoquer le miracle de hurlements schrébérien et la prise au pied de la lettre de son propre patronyme, dernière tentative de reconstruction autour du trou de la forclusion du Nom-du-Père, P_0 .

Le désir de Cantor, inventeur d'un savoir dans le réel sur l'inconsistance de l'Autre par un travail rigoureux de la lettre, par un chiffage au-delà du « jouis-sens », donne à Lacan le prototype du désir de l'analyste. Le transfini aleph 0 lui donne un mathème de la passe, où il s'agit d'inventer un signifiant nouveau qui représente et fait limite extérieure à la suite des signifiants que le sujet de l'inconscient a déroulés dans la cure, un signifiant nouveau qui dit pour chacun l'impossible inscription du rapport sexuel dans la structure, signifiant nouveau, ici, propre à chacun. $\{S_1, S_2, S_3, \dots, S_n\}$ aleph 0.

Bibliographie sur János Bolyai et sur la géométrie non euclidienne

Les deux ouvrages de référence essentiels de cet article :

– Imre Hermann, *Parallélismes*, Paris, Denoël, 1980.

Son avant-propos de Jean Petitot-Cocorda, « Note sur la Géométrie hyperbolique », p. I à XXXVIII.

– János Bolyai, *Appendix scientiam spatii absolute veram exhibens, a veritate aut falsitate axiomatis undecimi euclidei (a priori haud unquam decidenda) independentem ; adjecta ad casum falsitatis quadratura circuli geometrica; Auctore Joanne Bolyai ... in exercitu caesareo regio austriaco castris capitaneo*. (Appendice au *Tentamen* de F. Bolyai 1832). Traduction française de J. Houel, Mem. de la soc. de Sc. Phys. et Nat. de Bordeaux, t. V, 1867, p. 189-248.

F. Schmidt, « Notice sur la vie et les travaux de W. et J. Bolyai », préface de l'*Appendix*, Paris, Gauthier-Villars, trad. de J. Houel, 1868.

Autres ouvrages de références :

P. Barbarin, *La géométrie non euclidienne*, Gauthier-Villard, 1905, Jacques Gabay, 3^e éd., Sceaux, 1990.

R. Bonola, *La geometria non euclidea, Esposizione storico-critica del suo sviluppo*, Bologna, Zanichelli, 1906, trad. anglaise Dover 1955.

Dictionnaire des mathématiques, Paris, PUF, 4^e éd. 1993.

J. Dieudonné, *Pour l'honneur de l'esprit humain. Les mathématiques aujourd'hui*, Paris, Hachette, coll. « Pluriel », 1987.

A. Einstein, *La Relativité*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975.

N. Lobatchevski, *La Théorie des parallèles*, trad. de J. Houel, Paris, éd. Monom-Albert Blanchard, 1980.

B. Szenassy, *History of Mathematics in Hungary until the 20th Century*, Akademia Kiado, Budapest, Springer Verlag, 1992.

Bibliographie sur Georg Cantor

Articles et lettres de Georg Cantor :

- J. Cavaillès, *Philosophie mathématique*, Paris, Hermann, 1962, où est publiée une partie de la correspondance Cantor-Dedekind.
- G. Cantor, « Fondements d'une théorie générale des ensembles », 1882, traduction de J.-C. Milner, *Cahiers pour l'analyse*, n° 10.
- G. Cantor, « Lettre à Dedekind du 5 novembre 1882 », traduction et introduction de H. Fichant, dans F. Rivenc et de P. Rouilhan (sous la direction de), *Logique et fondements des mathématiques*, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque scientifique », 1992.
- G. Cantor, « Sur une question élémentaire de la théorie des multiplicités », 1892, traduction et introduction H. Sinaceur, *ibid.*
- G. Cantor, « Lettres à Dedekind des 28 juillet, 29 et 31 août 1899 », introduction de J. Sakarovich, traduction de H. Fichant, *ibid.*

Articles et ouvrages sur Georg Cantor :

- N. Charraud, « La question de Cantor », *L'Âne*, n° 10, Paris, mai-juin 1983.
- N. Charraud, « Georg Cantor : superlatif et infini », *Actes de l'École de la cause freudienne*, n° XIII, Paris, 1987.
- N. Charraud, « Logique lacanienne et transfini », *Revue de l'École de la cause freudienne*, n° 21, 1992.
- N. Charraud, *Infini et inconscient. Essai sur Georg Cantor*, Paris, Anthropos, 1994.
- H. Hermann, *Parallélismes*, Paris, Denoël, 1980.
- J.-A. Miller, « Vers un signifiant nouveau », *Revue de l'École de la cause freudienne*, n° 20, Paris, 1992.
- H. Sinaceur, « Le transfini de Cantor », *ibid.*

Références de Jacques Lacan à Georg Cantor :

- « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.
- « La proposition du 9 octobre 1967 », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1968.
- « La méprise du sujet supposé savoir », *ibid.*
- « L'étourdit », *Scilicet*, n° 4, Paris, Seuil, 1973.
- « ...ou pire », *Scilicet*, n° 5, Paris, Seuil, 1975.
- « Du discours psychanalytique », Milan, 12 mai 1982, dans *Lacan en Italie*, La Salamandra, 1978.
- ...ou pire, séminaire XIX, inédit, 1971-1973.
- Encore, séminaire XX, 1972-1973, Paris, Seuil, 1975.
- Le Sinthome, Séminaire XXIII, 1975-1976, Seuil, Paris.

Chronique éphémère sur les pères au ^{xxi}^e siècle

Jacques Tréhot

Les diminutifs *

Que le déclin du père soit assuré, cela se confirme de jour en jour en ces temps où l'on n'entend plus parler que de « papa » et de « maman », même chez certains psychanalystes qui n'hésitent plus à s'exprimer ainsi : « J'ai rencontré la maman qui m'a dit... » Ce faisant, n'oublient-ils pas qu'à parler de papa et de maman, ils parlent, dans *lalangue* qui leur est propre, des leurs...

Le père d'un enfant autiste, cherchant à avertir celui-ci que lui-même et sa femme allaient s'absenter, affirma de son cru que, s'il lui disait : « Papa et maman vont à Vienne pendant quelques jours », son fils pourrait peut-être se demander s'il ne faisait pas allusion à ses propres parents et que, par là, il risquait d'induire ou d'alimenter une confusion entre les générations.

Ne parle-t-on pas aujourd'hui du « droit des papas » jusques et y compris du sommet d'une grue, pour alerter les médias ¹ ? Il n'y a plus que les chanteurs de NTM à parler de mère et pas tellement pour la vénérer ...

* Jacques Tréhot avait soulevé le point problématique de l'édulcoration signifiante par les diminutifs, point qui a été intégré dans l'argument des Journées. Voici comment il l'a repris pour la chronique éphémère.

1. Référence à l'action d'un père divorcé, interpellant les médias du haut d'une grue à Nantes, le 15 février dernier, réclamant avec un porte-voix un droit de visite, avec le soutien de l'association sos Papa, dont la devise est : « Nous avons droit à nos deux parents. » *Le Monde*, qui consacra, sous la plume de Gaëlle Dupont, un long article à la question, dans son supplément *culture&idées* du samedi 4 mai 2013, notait dans le chapeau : « Par des actions médiatiques, des papas séparés dénoncent la toute-puissance des mères et des juges aux affaires familiales. » On notera que, d'un côté, retranchés, il y a les papas ; de l'autre, triomphantes, les mères – non pas les mamans – en binôme avec les juges. *Note de C. Léger.*

Sans mère plus de père. Lacan signale de façon ironique le virage réducteur de ce couple de signifiants fondamentaux. Dans *L'Envers de la psychanalyse* ², il parle du « vieux papa », vestige de ce père mythique de la Horde, auquel Freud tenait tant, mais dont personne n'a jamais vu la trace. Par la même occasion, il dénonce la fabuleuse conclusion, pour les frères devenus orphelins de père, qu'est cet interdit de toucher aux « petites mamans » ³.

Quel sort va être fait aux nouveaux pères et mères si les signifiants eux-mêmes disparaissent quasi officiellement sous leur diminutifs familiers, plus évocateurs d'images édulcorées, peu enclines à transmettre le non-rapport sexuel, et dont ils partagent le refoulement ou la forclusion, quand ces signifiants reviennent dans le réel avec les couples parentaux homosexuels et la PMA ⁴, qui interroge sur la question d'être pour ou contre l'anonymat, jusqu'à reléguer les soins à des automates appelés « couveuses » ? Quelle couvade moderne se révèle-t-elle ici ?

*

* *

Dernière minute

Nous apprenons la publication imminente du séminaire *Le Désir et son interprétation* (1958-1959) chez la Martinière. C'est ce qu'on peut appeler une heureuse coïncidence pour ce qui concerne notre thème, ce séminaire n'ayant été à ce jour que partiellement transcrit dans *Ornicar?* et s'agissant des seules leçons sur Hamlet ⁵. Or, les leçons ultérieures allaient conduire Lacan à relativiser le rôle du *ghost* paternel chez le névrosé et à aborder la « solution perverse », peut-être comme une anticipation lointaine de la « père-version ». C. L.

2. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 131.

3. *Ibid.*, p. 132.

4. À ne pas confondre avec la GPA...

5. On peut trouver une excellente version de ce séminaire sur le site www.valas.fr et regretter qu'elle ne soit pas publiée sur papier, même recyclé, pour pouvoir en souligner certains passages avec des crayons de couleur.

Bulletin d'abonnement

conjoint *Mensuel* et *Agenda*, pour 9 parutions par an

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Tél. : _____

Mail : _____

Je joins un chèque de 70 € (dont 10 € de participation aux frais d'expédition)

à l'ordre de Mensuel EPFCL, 118 rue d'Assas 75006 Paris

Vente du mensuel au numéro : 7 €

• excepté pour les numéros spéciaux : 10 €

n° 12 - Politique et santé mentale

n° 15 - L'adolescence

n° 16 - La passe

n° 18 - L'objet *a* dans la psychanalyse et dans la civilisation

n° 28 - L'identité en question dans la psychanalyse

n° 34 - Clinique de l'enfant et de l'adolescent en institution

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris - Tél. 01 56 24 22 56

Pour contacter le comité éditorial

et les auteurs, écrire à :

EPFCL, 118 rue d'Assas, 75006 Paris

Tous les anciens numéros du mensuel
sont archivés sur le site de l'EPFCL-France
www.champlacanianfrance.net

